

LA REVUE DU CAIRE

ORGANE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES ÉCRIVAINS
DE LANGUE FRANÇAISE
(Section d'Égypte)

SOMMAIRE

	Pages.
JEANNE ARCACHE..... Juliette.....	417
M. ZULFICAR..... Violettes.....	422
A. ANTOINE..... Quelque part en France (Notes 1939-1940).....	426
YVETTE SHERINGHAM. Mer morte ..	473
D' LOTTE..... La vie et l'œuvre de l'entomologiste J. H. Fabre..	475
LILIAN GOAR..... Fantasmagorie ..	489
UYS KRIEGE..... Navire-hôpital.....	492
P. JOUGUET..... Révolution dans la défaite (<i>fin</i>).....	499

ÉGYPTE : 7 PIASTRES

LES DERNIÈRES ŒUVRES PARUES À L'ÉTRANGER

DES ÉCRIVAINS DE LANGUE FRANÇAISE.

- GOFFIN. — Le Chat sans tête.
DE LANNUX. — France de ce monde.
D^r DRIOTON. — Le théâtre égyptien.
LEVINSON. — La guerre sans mystère.
CHERADAME. — Défense de l'Amérique.
A. PAPADOPOULO. — Un philosophe entre deux défaites.
M. G. MICHEL. — Nulle part dans le monde.
G. WIET. — Deux mémoires inédits sur l'Expédition d'Égypte.
— Positions.
Mgr. CHADIER. — La vie de l'esprit au Canada.
F. VERTEL. — Mondes chimériques.
MONTPETIT. — Reflets d'Amérique.
MARITAIN. — La Pensée de Saint-Paul.
— Le crépuscule de la civilisation.
— Les grandes amitiés.
— Profession de foi.
SECRETAIN. — Péguy, Soldat de la Liberté.
Rév. Père COUTURIER. — Art et Catholicisme.
PELADEAU. — On disait en France.
DE CHAMBRUN. — De la Lorraine à Washington.
P. JOUGUET. — L'Athène de Périclès et les destinées de la Grèce.
— Une Révolution dans la défaite.
DESMARCHAIS. — La France immortelle.
GEORGES DUMANI. — Vues sur la guerre.
H. MARCHAL et R. VADET. — Nouvelles et récits de divers conteurs français.
CAPITAINE LAPIE. — La Légion étrangère à Narwick.
ANDRÉ MAUROIS. — Études Littéraires.
M^{me} HUBERT ROBERT. — La Louisiane française.
Rév. Père DUCATILLON. — La guerre, cette Révolution...
TAHA HUSSEIN. — Le Livre des jours — Souvenirs, Tome II.
M^{me} COLLET. — Le chemin de la Délivrance.

Ces volumes sont en vente ou en souscription à la

LIBRAIRIE HACHETTE

(AU PAPYRUS)

Fournisseur breveté de S. M. Le Roi

10, Rue Adly Pacha (ex-Maghraby)

R. C. 96

**SOCIÉTÉ ANONYME
FRANÇAISE**



OROSDI-BACK



LE CAIRE

R. C. 302

PORT-SAÏD

BRITISH WAR FUND

FOR

WELFARE OF TROOPS



Les Soldats Britanniques qui nous défendent ont *DROIT* à un peu de bien-être, c'est le *DEVOIR* de tous de nous aider à le leur procurer.

DONNER SANS COMPTE
les plus petites donations sont utiles

VIENT DE PARAÎTRE

Aux éditions de la R. D. C.

POSITIONS

COUP D'ŒIL SUR LA QUESTION SOCIALE

UNE PAGE D'HISTOIRE-RESPONSABILITÉS-POSITIONS

AVEC UNE PRÉFACE

DE

GASTON WIET

Tous les Français, tous les amis de la France
liront avec passion cet ouvrage d'une sin-
cérité absolue.

Un fort volume de IX + 215 pages in-8°

sur papier R. D. C. **P. T. 25**

EN VENTE DANS TOUTES LES BONNES LIBRAIRIES
D'ÉGYPTE, DE PALESTINE ET DE SYRIE

un titre de

Noblesse

la cigarette
de luxe

GIANACLIS



FOURNISSEURS
DE S.M. LE ROI
FAROUK Ier.

LA REVUE DU CAIRE

JULIETTE.

Madame Luna est veuve. Cela se voit tout de suite à la photographie montée en broche qui la médaille et lorsqu'un étranger regarde l'épouse fidèle, c'est le défunt qui sourit le premier.

Une fille à élever, une retraite modeste et une disposition pour l'ennui font du veuvage un état sûr, sans tentations. Madame Luna l'a compris dès sa première robe de sortie de deuil. Depuis elle a accepté la solitude. A la grille du petit jardin, la sonnette dort.

Ah ! S'il n'y avait pas Juliette ! Mais il y a Juliette, ses ambitions musicales, son avenir à inventer et cela remplit les jours de musique et les nuits d'insomnie.

Juliette. Une grande maigre ingrate. De ces ingrates à qui la vie n'a donné ni poitrine ni talent. Ses longues mains agiles ne savent que rouler des gammes. Mais elles les roulent bien, en font de vraies billes sonores qui montent et descendent tout le clavier en un aller-retour vélocé. Deux fois par semaine vient Mademoiselle Otilie, diplômée du Conservatoire de Prague, une personne dont la sécheresse n'est qu'intelligence déçue, violence dominée. Elle aussi a rêvé tout comme une autre de la grande gloire éclatante en robe du soir, sous les lustres de l'Opéra. Mais les concerts devant une salle froide, le silence des critiques en ont tôt fait un professeur pour filles de bourgeois. Sa revanche est de répéter à son tour ce qui lui a

manqué toute sa vie, ce qui ne s'apprend jamais, échappe au travail le plus obstiné, aux doigts les plus agiles : « Du moelleux, de l'âme, le toucher est tout ! »

Mademoiselle Otilie n'est heureuse qu'à la fin de la leçon, lorsque l'élève, debout et désespérée, l'entend jouer ses morceaux de concours : *Les Campanelle* de Lizst et *Les Papillons* de Schumann.

Son professeur parti, Juliette se remet à l'ouvrage avec la patience des brodeuses orphelines ou l'endurance des ouvrières chinoises condamnées aux fils tirés. Qui dira jamais l'automatisme d'une fille à qui une vertu naturelle fait croire au travail et promet le bonheur comme une prime ? Roulent les gammes ! Sonnent les accords ! Le *Gradus ad Parnassum* appuie contre le vide son échelle de Jacob. Les heures passent. Acharnée, Juliette travaille et refait les rêves des pianistes, ces rêves fragiles qu'un trait manqué brise pour un instant.

Dans la pièce voisine, Madame Luna, l'oreille tendue, écoute et pense : « Elle percera », en mère poule qui sent déjà sa couvée prête à éclore. Elle souhaiterait Mademoiselle Otilie plus enthousiaste. Mais les lèvres closes sur un silence honnête, Mademoiselle Otilie ne dit mot. La vérité la ruinerait. Elle n'a pas les moyens d'avouer à son élève : « Vous n'arriverez à rien. » La vie est chère, même à soixante ans. Et bah ! Le piano est la meilleure façon d'attendre le mariage et un leurre c'est l'espoir des pauvres.

Un jour, la sonnette tinte à une heure inusitée. « Dites à Madame Luna que c'est Monsieur Victor », dit une voix étrangère à la petite bonne, accourue.

« Monsieur Victor ! » Un grand espoir encore célibataire et retour du Brésil où il a fait fortune. Monsieur Victor le laisse entendre tout de suite. Il est bien trop heureux dans son manteau raglan en poils de chameau pour ne pas étaler une indulgente condescendance. Il trouve Madame Luna encore très bien sous son teint calme de veuve paisible et il le dit avec un léger accent

inconnu ce qui ajoute au compliment. Madame Luna répond : « Vous êtes toujours le même. »

Ils se font des politesses, nient les années écoulées et parlent du cher défunt; juste ce qu'il faut.

— Avec le temps, on se fait une raison, n'est-ce pas ? Et vous allez rester longtemps ?

— Hélas ! non. Mon bateau ne fait qu'escale. Après demain je serai à Haïffa. J'ai hâte de revoir le pays. Et Juliette ?

Juliette rougit. Elle est gauche et laide. Son excuse est le piano et sans se faire prier elle joue. Elle joue, honnêtement, consciencieusement. Mécanisme bien monté, bien huilé, ses mains volent. Comme sous le martellement d'un invisible métronome, les cadences tombent juste et les traits rapides font penser à ces parades militaires pour l'éblouissement des diplomates étrangers.

Monsieur Victor est ébloui. Il le dit d'abord en applaudissant, puis il exagère afin de faire l'homme du monde.

— Bravo ! Mais votre fille est une virtuose ! C'est un crime de la cacher dans votre maison au fond de cette banlieue. Le grand public l'attend.

Et, carré dans son fauteuil, Monsieur Victor a un geste qui découvre Paris, le promet, l'atteint presque. Il parle si bien qu'il en devient sincère. Le souffle coupé, Madame Luna l'écoute éperdue et ce silence condamne Monsieur Victor à aller plus loin que son enthousiasme, à parler de la chance qu'il faut tenter.

— La fortune sourit aux audacieux. Partez pour Paris, Berlin, Rome... Que sais-je ? Savoir oser, tout est là. Regardez-moi : il y a vingt ans, j'ai émigré avec juste trois livres turques en poche. Et aujourd'hui je retourne à Haïffa avec le dernier modèle de Buick dans la cale et de quoi acheter un domaine.»

Partir. Paris. La gloire. La chance. La Buick dernier modèle... Un tourbillon de mots énormes, luxueux jusqu'à la folie se cogne aux angles du petit salon, emplit le cœur, bourdonne aux oreilles et donne le vertige.

Toutes pâles, frappées d'orgueil subit, la mère et la fille écoutent cette voix d'homme chanceux, cette voix affirmative, chasseuse de doute, dispensatrice d'audace et la témérité folle des timides soudain résolu grandit, se dilate, comme ces coquilles japonaises plongées dans l'eau laissent soudain échapper leurs jouets minuscules.

Conscient de l'effet produit, satisfait d'avoir bien parlé, Monsieur Victor allume un cigare. Demain, il reprend la mer.

Tout vendre et partir. Madame Luna et Juliette se répètent de l'une à l'autre cette résolution afin d'en attiser la flamme. Des années d'ennui desséchant, d'aride vertu, et il suffit d'un mot pour mettre feu au bois mort. Par delà le conservatoire, brillent les lumières de la rampe, fleurissent des roses pour les grandes gerbes qu'apportera dès le premier *bis* un groom en livrée tandis que dans la salle des applaudissements réclameront encore... Les films américains ont appris à Juliette comment se lève l'aube de la gloire et elle brûle de partir. La chance est toujours sur l'autre rive.

Le lendemain, lorsqu'arrive Mademoiselle Otilie, Juliette, sa maigre poitrine encore haletante, lui jette en plein visage : « Je pars ! » qui est presque une vengeance. « Il me faut Paris maintenant ! »

Avec la lenteur modeste des triomphes sûrs, Madame Luna raconte comment sa fille a enfin été « découverte ».

— Vous doutiez-vous, Mademoiselle, que nous avons là une virtuose ?

Alors pour la première fois dans le petit salon toujours sombre malgré ses housses blanches, pour la première fois on entendit rire Mademoiselle Otilie. Rire, rire d'un rire qui libère d'une vie d'humiliations, de courses au cachet, de vexations subtiles, de marchandages, de honte secrète. Un grand flot d'amertume rompant les digues prudentes, balayant tout, détruisant tout et seule surnage, s'étale une immense nappe de dégoût.

— Regardez-moi, regardez ce que chacune de vous a fait de moi et vous saurez ce que vous allez devenir : un raté, allant d'élève en élève pour ne pas mourir de faim, si jamais vous avez la chance de trouver des leçons. La musique? Le talent? Savez-vous seulement ce que c'est? Avez-vous jamais connu le désespoir après avoir entendu un artiste, un vrai, un grand? Le cœur vide, la tête vide mais des doigts agiles, voilà ce que vous avez, et rien de plus. Avec cela on devient dentelière. Mais concertiste? et à Paris? Laissez-moi rire!

Sifflante de colère, grandie de fureur, Mademoiselle Otilie crie sa colère, dénonce l'effroyable duperie qu'a été pour elle l'espoir de la gloire. Sa rancune, elle la veut universelle. Il faut que tous les jeunes espoirs sombrent dans son naufrage.

— Sacrifier toute sa jeunesse, travailler six heures par jour pendant quinze ans, pour en arriver là : la course à l'élève, douée ou non!

Ce qu'elle n'a jamais osé formuler tout haut, elle le crie à ces deux femmes désormais vidées de toute possibilité d'énergie et c'est pour Mademoiselle Otilie une libération grandissante, une joie lucide, froide.

Maintenant c'est fini. Jusqu'à sa mort, Mademoiselle Otilie revivra cet unique moment de révolte, instant de luxe dans sa misère. Et définitivement refermé sur elle, le portail fit longtemps tinter sa sonnette.

Des mois passeront. Le printemps revient toujours. Peut-être qu'un jour Juliette se surprendra à attendre l'amour, à guetter son ombre. Elle pourra connaître des éclairs de joie, des moments de douceur, des illusions de tendresse. Mais jamais elle n'oubliera la rafale desséchante d'un instant de vérité. Dans le casier de musique, les partitions, debout, gardent leur poussière.

VIOLETTES.

À MARCELLE CHANTAL.

*Il y a des cœurs qui sont creux et sonores,
comme ces « oudes » (1) gonflés de musique et d'amour,
que les hommes serrent dans leurs bras,
comme ces femmes qu'on adore.*

*La Beauté les tourmente.
Des mains savantes
les caressent, les exaspèrent.
Les fibres vibrent,
se désespèrent.*

Homme, seras-tu de la grâce la victime éternelle?

*Une femme passa... belle,
comme une comète,
éblouissante, vagabonde, irréelle.
Sa traîne formée de cœurs brisés
brillait d'ardeur, lente, très lente à s'éteindre.*

(1) « Oude » : Luth oriental.

*Une tournée de théâtre,
une pièce invraisemblable,
une apparition divine,
un jeu, une diction,
une élégance, une harmonie d'outre rêve.*

*Un bonheur sans pareil émanait de cette femme
et nous rendait meilleurs.*

*C'est le miracle de l'Art...
Émotions feintes,
femmes peintes,
gestes étudiés, paroles apprises,
emphase sans foi, sans conviction,
caprice d'un homme fantasque
qui habille ses semblables d'extravagance.*

*Mais cet artifice nous enchante,
nous trace la voie fausse de la beauté,
de la conscience, de la vérité.
Nous tressaillons de bonheur, d'admiration,
de rage ou de haine,
selon la volonté
de quelques détraqués.*

*N'empêche! Je rêvais, la nuit, à cette femme
qui nageait, glorieuse, dans un parfum de violettes.*

*Le lendemain à l'aube, je me trouvais dans un jardin sauvage,
où les violettes étaient heureuses
et gardaient un peu de ciel dans leurs calices.*

*Je les cueillais croyant voir l'Invisible,
saisir l'Insaisissable,*

*mais je ne trouvais que des miettes de rosée,
sur des violettes indifférentes.*

*Je me sentais plus petit
qu'un grain de pollen
que le vent mène
au désert.*

*Elle devait partir le jour même,
vers ce pays qui lui donna
le charme de l'artifice.
Il me semblait que les fleurs
allaient se faner,
les arbres se dessécher.*

.....
*Quelques instants plus tard, chez elle,
un bouquet immense de violettes
gisait sur l'autel
du Mensonge.*

*Dix ans ont passé...
La lourde roue de la vie
écrasa bien des roses.
Mais le souvenir de cette nuit,
de ces violettes
scintille dans ma tête,
comme des cierges,
autour de cette femme
créée par le caprice des hommes.*

*Ces hommes ont laissé les planches
les stars blanches,
et créent des hommes, à leur façon,
qui détruisent les arts, les roses et les moissons.*

*Préparons à l'Humanité des cierges,
et sourions.*

*Ce soir, je pense aux violettes,
aux magnifiques marionnettes,
qui s'entretuent, s'exterminent,
prétextes grandioses, jeu sublime,
mots creux et sonores,
comme ces « oudes » gonflés de musique et d'Amour.*

*Des mains savantes
les caressent, les exaspèrent.
Les fibres vibrent,
se désespèrent...*

M. ZULFIGAR.

QUELQUE PART EN FRANCE.

NOTES 1939-1940.

PRÉFACE.

JUILLET 1940.

Pour la première fois, j'ai noté pour moi-même, puis livré au public, des faits, des impressions.

Et, comme je ne suis pas un « jeune », c'est dire que je n'ai aucune des qualités d'un écrivain professionnel ou occasionnel.

J'ai cependant tenu à classer, puis à rédiger, sans recherche littéraire, ce qui, dans mon agenda quotidien, m'a paru particulièrement vivant.

C'est une vie intense, en effet, avec des images violentes et poignantes, qui s'est imprimée à chaque instant sur la rétine, dans le cerveau et le cœur des Français entre septembre 1939 et fin juin 1940, et surtout au cours des dernières semaines.

Des souffrances effroyables ont été imposées à des milliers d'Européens.

De cette grande « peine des hommes » subie avec une fraternité admirable, se dégage une dure leçon, que les hommes et peuples encore libres, s'ils veulent se protéger eux-mêmes et guérir le monde, devront apprendre et appliquer avec une rapidité et une rigueur extrêmes, en employant le seul traitement connu pour des bandits si follement audacieux : la « camisole de force ».

DÉCEMBRE 1941.

La préface ci-dessus et les notes qui suivent ont été entièrement rédigées au début de juillet 1940, alors que, venant de sortir de France, j'attendais impatiemment, dans un pays neutre et hospitalier, la « priorité » d'avion nécessaire pour aller rejoindre le Général de Gaulle et continuer, auprès des Alliés, la lutte pour la libération de la France et du monde.

Au moment de les confier à une revue, je relis ce tableau rapide de la France de 1939-1940, et je me décide à ne pas y changer un mot.

La tâche des Français Libres, c'est de faire comprendre au monde que par ses luttes héroïques de 1914-1918, par ses combats d'avant-garde mondiale de 1940, par son labeur, sa résistance et ses souffrances qui s'amplifient de jour en jour, le peuple de France contribue puissamment à la victoire de la liberté du monde.

D'un même cœur, d'un même élan, les Français Libres serrés autour du Général de Gaulle et le peuple de la France enchaînée continuent la lutte auprès de leurs Alliés, pour que la France vive et puisse continuer sa mission dans un monde meilleur.

Amis de la France dans le monde, nous souffrons, nous combattons et nous vaincrons avec vous.

LES DEUX « MOBILISATIONS FRANÇAISES » (septembre 1939 et mai 1940).

Septembre 1939.

Le public français avait déjà été secoué par les graves nouvelles publiées de jour en jour : des affiches blanches comportant convocation immédiate de certaines catégories de réservistes avaient été collées sur les murs. Mais on pouvait encore considérer de telles mesures comme des précautions.

Le 2 septembre au matin, impossible de se leurrer : c'est, cette fois, la mobilisation générale. Et de nombreux Français se souviennent que le Président du Conseil d'août 1914 leur a dit : « La mobilisation n'est pas la guerre. » Mais, cette fois, le public sait et sent que c'est la guerre.

Paris, le matin, est comme frappé de stupeur. Puis, peu à peu, au début de l'après-midi, les rues de la capitale s'animent, chacun prend d'urgence des dispositions qu'il a hâtivement décidées.

Et l'on voit apparaître des autos encombrées de gens et de paquets, terriblement dangereuses pour leurs semblables, car leurs conducteurs pensent à tout autre chose qu'à la circulation. La fourmilière s'anime : foule croissante près des gares, embrassades de mobilisés allant s'embarquer.

Vers sept heures du soir, je quitte Paris en auto, en uniforme, avec un collaborateur mobilisé. La route du Nord, Compiègne, Pont Sainte-Maxence... quelles belles routes de France, quelles paisibles forêts !

La circulation est faible, surtout dans ce sens ; on croise à peine quelques autos venant des régions frontières, encombrées de colis, mouvement insignifiant par rapport aux grandes migrations de mai et juin de 1940.

Dîner rapide dans un buffet de gare, où rien ne paraît changé.

Arrivée à onze heures du soir, chez un ami fidèle qui m'offre le gîte. Et le lendemain, « premier jour », dès huit heures du matin, visite au Centre de Mobilisation, fichiers, réception de dossiers, choix des autos réquisitionnées.

Impression d'ordre, mais aussi de méthodes lentes et un peu vieillottes.

Cette impression se confirme les semaines suivantes : ce n'est guère qu'au bout d'un mois que, dans cette région, les armées paraissent complètement constituées, que les unités « lourdes », telles que Compagnies du Génie pour travaux sur voies ferrées, ont « touché » au dépôt leurs spécialistes et leur matériel, puis prennent position.

Impression aussi d'un effort immense : camions, automobiles de toutes les formes, de tous les modèles, montrent par leurs réclames qu'ils viennent de tous les coins de France ; longues théories de chevaux enlevés aux campagnes.

Toutes les forces vives de la France pacifique sont réquisitionnées pour la défense du pays.

Puis s'écoulent huit mois de calme relatif, de quasi-inactivité pour les unités combattantes (à l'exception des corps francs), de labeur soutenu pour les « services arrière » et les industries d'armement.

« Quelle drôle de guerre ! », dit la foule des Français.

« Attention, péril imminent ! » déclarent quelques autres, sans réussir à émouvoir sérieusement la foule.

10 mai 1940.

Le matin, à huit heures trente, à l'heure du café au lait, les Français apprirent la triple invasion : Hollande, Belgique, Luxembourg.

Paris, au cours des mois précédents, s'était animé peu à

peu, pour retrouver une activité voisine de celle d'avant-guerre. Puis, brusquement, il s'émeut de nouveau, et se vide à un rythme beaucoup plus rapide. C'est la « guerre-éclair » qui commence.

A onze heures, renonçant à des projets de « permission de Pentecôte », après quelques contacts et instructions données, je reprends en auto la route du Nord, avec le même ami, et le même chauffeur dévoué, qu'en septembre 1939.

Halte au même café qu'en septembre 1939, mais cette fois, sandwiches pris debout. On n'a plus le temps de prendre des repas « normaux ». Presque pas de circulation encore. Mais les unités se rassemblent ; les hommes portent leur sac hâtivement bouclé, avec des paquetages trop lourds, conséquence des habitudes de la vie facile de « garnison » ou de camp qu'ils viennent de mener.

Quelques camions se rangent sur les côtés de la grand'route, contenant des chevaux de cavalerie qui vont monter. C'est une arme de contact, mais peut-on combattre avec des chevaux ?

Les femmes françaises, sur le pas de leur porte, ont des attitudes graves : elles sentent que c'est le grand carnage qui commence, pour leurs maris et leurs enfants, pour tous les êtres qui leur sont chers.

LE LUNDI DE LA PENTECÔTE À BRUXELLES.

Je quitte le Nord de la France en auto, en direction de Bruxelles, à sept heures du matin.

Arrêt de quelques minutes à Valenciennes. Première vision de bombardement de ville, près de la gare.

Puis la frontière belge : très peu d'autos quittant la Belgique, des ordres ayant été donnés pour interdire la sortie et obliger chacun à rester chez soi, ordres qui seront d'ailleurs modifiés le lendemain.

La première frontière que je traverse depuis la guerre.

Impression curieuse : pas de formalités, ni même d'arrêt aux poteaux frontières pour les officiers et les troupes qui « montent ».

Chemin faisant, des maisons effondrées par des bombes tombées quelques heures auparavant, près des voies ferrées et des ponts.

Des troupes, surtout anglaises dans ce secteur, qui montent au combat, en camions et chenillettes, les mêmes hommes jeunes et ardents que j'ai vus tout l'hiver circuler, sans but apparent, sur les routes du Nord. Des bouquets de fleurs sur les canons et camions, offerts par le peuple belge, qui salue de la main ses défenseurs, saluts d'encouragement et de remerciements, sans cris inutiles.

Les poitrines, trop peu protégées, des soldats alliés vont lutter sous les bombardements et mitraillages des avions, contre des colonnes blindées.

Et cependant, quels beaux hommes, quel beau matériel, robuste et trapu, mais trop peu adapté à la nouvelle forme de lutte, au bombardement vertical !

Ils vont faire preuve d'un beau courage, en combattant avec héroïsme, quelques jours plus tard, dans la bataille des Flandres.

Dans cette bataille, encerclés, ils ont manqué, les vaillants soldats alliés, belges, anglais et français, d'un grand chef unique constamment près d'eux, ayant assez de prestige et d'autorité pour imposer à tous, Roi des Belges compris, sa farouche volonté.

Il aurait fallu, semble-t-il, s'opposer à ce moment à la solution du « rembarquement », reculer assez vite et faire front latéralement, en coupant les colonnes allemandes qui s'étaient aventurées.

Mais il est trop tôt pour écrire l'histoire, et ce n'est pas mon rôle...

Nous roulons toujours et arrivons dans Bruxelles à onze

heures du matin. Des soldats belges, français et anglais en camion, en tramway, ou factionnaires devant les édifices publics...

Des barrières en chicane dans le quartier des Ministères, pour filtrer les autos, et éviter l'action brusquée des parachutistes.

Un déjeuner rapide, offert dans un des meilleurs restaurants de la capitale, par des amis belges aux quatre ou cinq officiers français que nous sommes. Mais, comme autres clients, dans la grande salle, à peine deux ou trois couples plongés dans leurs préoccupations. Et tout le monde pense à autre chose.

Au cours des rapides entretiens de l'après-midi, on sent les graves problèmes qui assaillent les chefs d'entreprises et leurs conseillers militaires : peut-on évacuer systématiquement des régions d'une telle densité de population ? A-t-on la volonté et le temps de mettre hors d'usage des établissements industriels si nombreux, si importants ?

Et, pendant que les chefs voudraient profiter de ces quelques heures de réflexion et d'action, le gouvernement belge n'a même pas décidé que tous travailleraient ce jour-là : le lundi de la Pentecôte est un jour férié !.. Et petits employés et dactylos circulent au hasard dans les rues, qui ont leur aspect du dimanche.

Là aussi, absence de volonté et de décision gouvernementales.

A quatre heures du soir, le lundi, retour vers la France ; les routes s'animent déjà, et sur les murs s'étalent, ô dérision, les grandes affiches de l'emprunt de libération, montrant un solide cadenas de « sécurité » accroché sur un beau poteau frontière aux couleurs de la Belgique. Mais que vaut un poteau-frontière symbolique, en bois, dans la guerre des avions et des tanks ?

Le lendemain, et le surlendemain, un vent de panique souffle sur la capitale, les banques sont assiégées, les routes se

couvrent de réfugiés, belles limousines américaines, théories de jeunes cyclistes avec une couverture rouge roulée sur le dos.

Bruxelles, ville ouverte...

LA FRANCE DU NORD AU TRAVAIL (sept. 1939 - juin 1940).

La puissance industrielle du nord de la France est considérable : bassin houiller le plus important du pays, industries métallurgiques, constructions mécaniques, industries textiles. C'est une véritable fourmilière.

Chaque grande exploitation houillère correspond à deux millions de tonnes de charbon extrait par an — avec de nombreuses industries annexes : production d'électricité, usines chimiques, installations d'essence synthétique, etc... Environ dix mille ouvriers par exploitation, soit quarante mille personnes environ (en comptant femmes et enfants).

Et, quelques jours après le début de la guerre, les mineurs du bassin de la Moselle, évacués avec leurs familles, sont accueillis avec une hospitalité touchante par les mineurs du Nord et se mettent au travail à leurs côtés.

L'hiver 1939-1940 est dur, les canaux gèlent, rendant impossible les transports par eau, les chemins de fer eux-mêmes voient leur trafic se ralentir, les locomotives étant en difficulté. Et les mineurs du Nord continuent leur effort, cherchant à accroître l'extraction pour faire face aux besoins du pays, pendant que les centrales thermiques situées sur le carreau des mines augmentent leur production d'électricité de quarante pour cent pour utiliser les déchets et éviter les transports inutiles de charbon.

Dans la métallurgie et la construction mécanique, effort considérable aussi. On fabrique des aciers spéciaux, on forge et on usine des carcasses de chars, des obus.

L'industrie textile a plus de difficultés : manque de matières

premières, pénurie de main-d'œuvre par suite de la mobilisation ; peu à peu, cependant, elle s'organise, exécute des commandes considérables de l'Intendance et cherche à exporter, pour maintenir le franc.

Chez les ingénieurs, contremaitres, ouvriers, un état d'esprit excellent. Tous ont compris qu'il faut produire. La durée du travail monte de quarante-cinq à cinquante-deux et soixante heures par semaine.

Un magnifique coup de collier, et cependant la vie est de plus en plus chère...

Les patrons font, eux aussi, leur devoir. Allocations bénévoles à leurs ouvriers mobilisés, colis de Noël auxquels les ouvriers-soldats répondent par des lettres touchantes : « Comment vous remercier ? Je travaillerai ferme au retour. » Ils font, sans lésiner, les immobilisations nouvelles qui s'imposent.

Et cependant, on n'a pas songé assez aux mesures nécessaires pour protéger cette immense ruche, et surtout on n'a pas osé les adopter alors qu'il en était encore temps.

D'abord, une défense contre avions insuffisante, par suite du manque de matériel.

Et, surtout, il a manqué au Nord un matelas de protection terrestre. Dès le temps de paix, la frontière germano-belge tout entière aurait dû être organisée comme la ligne Maginot, puis la mobilisation venue, défendue de suite par tous les alliés.

Hélas, je sais bien que les politiques belge et française s'étaient peu à peu écartées l'une de l'autre, et que les désordres français de 1936 avaient consommé le divorce.

Mais trop nombreux étaient les Belges qui avaient fini par croire qu'ils pourraient éviter les dévastations de la guerre en poursuivant le rêve d'une stricte neutralité !

Il a sans doute manqué à la Belgique pendant l'hiver 1939-1940 le courage et la claire vision du danger.

Mais il a manqué aussi à la France et à l'Angleterre des chefs résolus, inspirant aux peuples voisins une confiance

totale, et les engageant tous ensemble dans l'opération de salut public européen.

Je me souviens que dès octobre 1939, en exposant à un Ministre français clairvoyant que l'activité du Nord était conditionnée par sa défense, que cette défense était sur la frontière germano-belge, et qu'il fallait faire aboutir de tels projets, je me suis attiré la réponse suivante : « Mais vous n'y pensez pas, cher ami, nous sommes une démocratie ! »

Et cependant, les événements ont montré combien la solution de *wait and see* a été néfaste pour la Belgique elle-même, dont on n'a pas pu improviser la défense contre la marée germanique.

Il aurait évidemment fallu, que, au plus tard en septembre 1938, après Munich, tous les peuples libres affirment leur résolution commune, et forgent ensemble les armes nécessaires. Mais la leçon n'est pas perdue.

L'effort de la France du Nord pendant l'hiver 1939-1940 ne sera pas vain.

VINGT-QUATRE HEURES DANS UNE PETITE VILLE ENTRE ROUEN ET AMIENS.

Une toute petite ville de France, aux maisons serrées les unes contre les autres, où j'arrive en auto après minuit. Un quincaillier, averti, me montre ma chambre d'officier.

A sept heures du matin, la maison s'éveille, cris de bébé, bruits familiers dans la cuisine. Et au même moment le ciel s'anime : des avions de reconnaissance allemands viennent voir si leur proie est prête, s'il y a suffisamment de gibier.

Toute la matinée, troupes en recul et colonnes de réfugiés congestionnent peu à peu les petites rues et les carrefours.

Et mes hôtes discutent longuement le conseil que j'ai donné à leur jeune maman : partir vite aux environs, passer la journée dans les champs, avec le bébé couché sur l'herbe.

A midi, je vais à la mairie téléphoner : signal d'alerte,

nouveau vol de reconnaissance. Civils et militaires ne cherchent pas à se cacher...

Une demi-heure après, pendant deux ou trois minutes, bombardement intense sur le centre, autour de la mairie elle-même, maisons détruites, victimes tuées ou écrasées. A cinquante ou cent mètres de ma chambre, deux de nos autos pulvérisées dans la rue.

Et j'aperçois, se précipitant à la cave, avec son précieux enfant dans les bras, la jeune femme affolée. Une demi-heure après, elle a quitté son logis.

A quatre heures, je pars avec mes officiers m'installer dans un petit château, à quelques kilomètres de là. Beau mobilier ancien, cadre charmant. Et la gardienne me fait choisir une belle chambre paisible. Je m'installe. Mon ordonnance ouvre les cantines. J'ai l'espoir que nous pourrons travailler là quelques jours, dans un calme relatif.

En descendant au bureau, je trouve dans le hall deux institutrices des Ardennes, qui sont heureuses que je les autorise à coucher le soir dans la cave, avec des enfants, bien que ce soit un local réquisitionné par l'Armée. Ayant subi des bombardements, elles voudraient avoir quelques heures de repos, en sécurité.

Autour du château, atmosphère curieuse, coups de feu, recherche de parachutistes dans les herbages, de nombreux réfugiés dans les champs et les chemins creux. Et des bombes sont aussi tombées tout près de là, massacrant sur la route la foule des évacués.

A six heures du soir, les indications recueillies montrent qu'il vaut mieux partir le soir même. Ordres donnés en hâte, dernier coup d'œil pour vider ma chambre que je n'occuperai pas, dîner dans la cuisine, sur le pouce, œufs et sardines. Et la vieille gardienne, dont l'épaisse table de cuisine est faite d'une belle pièce de bois, devant mes excuses pour mes taches de vin, me dit : « Ne vous inquiétez pas, la table sera demain

aussi blanche que tous les jours.» La grandeur du labeur quotidien des femmes de France.

Et dans un coin de la grande cuisine, j'aperçois les deux institutrices, tombant de fatigue, les yeux hagards, et se demandant avec effroi si elles ont le temps de passer la nuit là, puisque l'armée abandonne le château.

A neuf heures du soir, départ en ordre, routes encombrées de chariots de réfugiés, couverts de feuillage. Peu à peu, la circulation devient plus libre, les chariots s'arrêtent sur les bas-côtés, les réfugiés vont dormir dans les herbages, sous les pommiers, évitant avec soin le repos dans les petites villes ou villages.

A dix heures du soir, arrêt dans une splendide demeure où je confirme l'ordre de départ à une autre unité... Quelles belles demeures de France !

Puis en route, à petite allure, sous un ciel toujours étoilé, favorable aux avions ennemis qui volent bas, feux allumés, et bombardent, l'œil narquois, les objectifs que leurs signaux les fusées rouges des espions.

A trois heures du matin, le convoi pénètre dans une autre petite ville endormie au bord de la Seine. On traverse le fleuve sur un pont gardé par deux territoriaux placés devant deux tombereaux de culture en bois, formant chicane.

Et à quatre heures du matin, casse-croûte sur la rive gauche du fleuve, à l'entrée du village, qui sera le cantonnement.

Tristesse d'avoir dû traverser le fleuve qui passe à Paris et déroule ses méandres à travers la Normandie, en pleine « chair » de France, dans de doux paysages familiers, en se demandant si et quand les Allemands arriveront sur ses rives.

ROUEN QUELQUES HEURES AVANT L'ARRIVÉE DES ALLEMANDS.

Les colonnes motorisées allemandes ont atteint Forges-les-Eaux, complètement détruit par les bombardements, et avancent en direction de Rouen, risquant ainsi de couper la

retraite pour les troupes qui sont à Dieppe, Fécamp, Le Havre.

Je pars du pays d'Ouche (cher à La Varende) vers Rouen prendre avec les officiers et les intéressés les mesures qui peuvent s'imposer. Et je me heurte, chemin faisant, à de nouvelles colonnes de réfugiés : toute la population rive droite de la Seine qui prend la route.

En arrivant à Elbeuf, bien que j'aie l'intention ferme de rester sur la rive gauche, mon chauffeur se trompe, et traverse le pont, sur lequel les équipes préparant la destruction travaillent fébrilement. Puis sur dix kilomètres le long de la Seine, rive droite, un calme et un vide impressionnants ; quelques locomotives haut-le-pied qui ont l'air de se demander dans quel sens elles doivent s'en aller, et qui, rivées sur leurs rails, n'ont pas la souplesse d'orientation des camions.

Puis je repasse sur la rive gauche, en suivant un long faubourg de Rouen, déjà bombardé et j'arrive à quatre heures comme convenu faire le point et donner des ordres.

Aussitôt après, un ami m'entraîne sur la rive droite, je passe devant la petite place où Jeanne d'Arc a été brûlée (ne pourrions-nous avoir en ce moment une nouvelle Jeanne d'Arc, pour bouter les Allemands hors de France?), et je constate que les Administrations chargent hâtivement leurs archives sur camions.

Puis nous revenons vers le Vieux Pont Corneille où je m'arrête quelques instants pour encourager et féliciter ceux de mes hommes qui, bien que ce ne soit pas leur tâche normale, aident à forer des chambres de mines dans la belle maçonnerie des piles du Vieux Pont. On n'avait pas prévu cela du temps de Corneille. Mes hommes sont magnifiques : un solide gaillard sort de son puits, et travaille là sans relâche, content de « servir » comme s'il était dans son usine du Nord. Un billet bleu leur permettra d'améliorer l'ordinaire et de réparer leurs forces.

Et je rentre par Elbeuf, où a eu lieu, après mon premier passage, un bombardement sur le haut de la ville. Pompiers, panique, embouteillage.

Je vais me reposer à quelques kilomètres de là. Mais dès deux heures du matin, mon collaborateur de Rouen vient cogner à ma porte : les Allemands ont tiré vers onze heures du soir quelques obus sur la rive gauche, là où se tenait notre réunion. Ils ont donc déjà des tanks à quelques kilomètres de la ville. Nous rédigeons ensemble, rapidement, des ordres pour accélérer les opérations prévues la veille, puis je vais à six heures du matin m'allonger sur un lit à quelques kilomètres plus loin, à côté d'un de mes collaborateurs qui pourra prendre les dispositions utiles. Et pendant que nous devisons, allongés sur deux lits jumeaux, la maîtresse de maison, debout depuis l'aube, sort en toute hâte des armoires les choses utiles ou précieuses, qu'elle emportera dans deux autos, à midi, avec ses petits enfants, alors que son mari est mobilisé.

Que de demeures auxquelles les femmes de France ont apporté tous leurs soins, d'année en année, complétant l'installation par des tentures ou des meubles qui font qu'elles se sentent bien « chez elles », et qu'elles vont abandonner en quelques heures, en laissant la clef sur la porte, les confitures dans les armoires, le chien errant solitaire autour de la maison vide !

A sept heures du matin, arrive le directeur d'une Société de Rouen, qui me raconte son odyssée nocturne : après notre réunion, il a voulu retourner dîner « rive droite » et au retour, a été bloqué par l'interdiction de passer en auto sur les ponts. Il a erré toute la nuit, a dû abandonner son auto rive droite à Elbeuf, traverser un pont à pied, prendre une autre auto, et il arrive éreinté. Il repart en auto et arrive à Rouen, rive gauche, vers huit heures et demie du matin, après avoir mis douze heures de nuit à essayer de traverser un pont en voiture.

Le matin, j'étudie les dispositions qui permettraient, plusieurs jours durant, de surveiller rive gauche les opérations

dont nous avons la charge, car j'espère qu'on interdira le passage de la Seine à l'ennemi.

Effectivement, à dix heures du matin, très fortes détonations (et Rouen est cependant à près de vingt kilomètres) : ce sont les ponts de Rouen qui sautent.

A onze heures, je traverse la place du village, encombrée de réfugiés ; j'arrive à l'église où un bon curé de campagne essaie de rassurer ses ouailles : confiance en nos grands chefs, Dieu ne nous abandonnera pas... Mais le péril est trop imminent et la plupart des ouailles seront sur la route avant le soir.

On nous signale qu'une femme enceinte, attendant un enfant d'un instant à l'autre, est arrivée d'Elbeuf à pied et est anéantie : nous la faisons transporter en auto à quinze kilomètres à l'arrière dans un hôpital.

Mon chauffeur apprend à conduire à un jeune garçon de seize ans qui a pris l'auto familiale pour emmener les siens, mais ne sait pas faire marche arrière pour s'arrêter devant la pompe à essence.

Une religieuse qui a amené cinquante enfants d'Elbeuf à pied demande conseil et se demande s'il est prudent de les faire coucher dans le village : je lui suggère d'emmener un peu plus tard ces enfants coucher en forêt, à quelques kilomètres de là, puisqu'il fait constamment des nuits étoilées.

Et à deux heures de l'après-midi, le directeur de Rouen, déjà vu le matin, revient : son usine a été abandonnée vers midi, il n'a pas vu de défenseurs sur la rive gauche et ne peut y maintenir des ouvriers non armés.

Alors, on va leur permettre de traverser la Seine facilement.. Les dispositions projetées le matin pour « tenir » industriellement la rive gauche sont déjà dépassées. Où résistera-t-on ?

A seize heures, mon adjoint vient me remplacer, pour surveiller l'achèvement des opérations du Havre, Dieppe, Fécamp. Il part vers Caudebec et va trouver la vallée pleine de

fumée noire : les installations pétrolifères brûlent depuis le matin. Spectacle d'Apocalypse.

Et je repars à cent kilomètres en arrière sur des routes terriblement encombrées : Rouen, la Seine-Inférieure tout entière. Près du point de départ, je rencontre la vaillante religieuse de tout à l'heure conduisant ses enfants en forêt.

Dans Brienne, on achève en hâte des barrages anti-chars et quelques gendarmes s'y installent. Mais où sont donc les troupes, les mitrailleuses, les canons anti-chars ?

Les routes de la riche Normandie paraissent ouvertes à l'ennemi... J'espère encore avoir mal vu, ne pas avoir tout vu...

UNE BELLE ESCAPE.

Le samedi 8 juin, je fais venir le lieutenant S., un jeune ingénieur à la fois sûr et intrépide, et je l'envoie en mission aux Andelys pour surveiller les faits et gestes de l'ennemi sur la rive droite de la Seine, prendre les dispositions locales qui s'imposent, et nous prévenir.

Il part en auto avec un sous-officier et deux sapeurs armés, puis le soir rend compte par téléphone de son installation et de ses premières reconnaissances.

Le dimanche 9 juin, aucune nouvelle ; nous commençons à nous inquiéter, car un officier isolé doit, si possible, téléphoner deux fois par jour.

Et à dix heures du soir arrive son équipe en auto ; le sous-officier, blanc d'émotion, vient rendre compte qu'il rapporte les affaires du lieutenant S., mais que lui-même est probablement pris par les Allemands.

Son récit détaillé et quelques questions posées prouvent que le lieutenant S. a dû s'attarder trop longtemps aux Andelys pour s'assurer « de visu » de l'arrivée des Allemands : son auto n'a pu le rejoindre et a dû rebrousser chemin à quelques centaines de mètres de la maison dans laquelle

il se trouvait, l'ennemi étant à proximité immédiate. Ces hommes sont navrés : ils ont fait le maximum pour ramener « leur » officier.

Mais dans la nuit un coup de téléphone nous apprend que le lieutenant S. est sain et sauf près de Rouen : nous osons à peine y croire, et Rouen est bien loin des Andelys.

Le 10 au matin, confirmation téléphonique, et au cours du déjeuner, le lieutenant S., revêtu d'un uniforme de capitaine, franchit le seuil de la « popote ». Joie, accolades.

Puis il fait le récit de son aventure : il a voulu rester aux Andelys assez longtemps pour se rendre vraiment compte. A dix heures du matin, le personnel quitte les bureaux dans lesquels il se trouve. Et à midi il voit de sa fenêtre défiler une colonne allemande, colonne motorisée, mais non blindée, avec des hommes casqués regardant droit devant eux, comme à la parade, ne tournant pas la tête à gauche ou à droite pour surveiller les mitrailleuses ennemies et éviter les embuscades : l'expérience des derniers jours leur a montré que les petites villes sont rarement défendues, qu'il n'y a plus de mitrailleuses dans les maisons.

Il se jette vers le fond de la pièce, trouve un costume civil du directeur parti, qui est à peu près à sa taille et s'associe à un employé pour s'enfuir à pied, après avoir détruit ses papiers. Il monte à travers bois sur les côteaux de la Seine, rive droite (le pont a déjà sauté), fait sans carte vingt-cinq kilomètres à pied en se rapprochant de Paris, mâche quelques feuilles en route pour éliminer la faim et la faiblesse, et passe enfin un pont miné qui ne sautera qu'un quart d'heure après.

Une fois sur la rive gauche, il est appréhendé, et, civil sans papiers, conduit devant un général auquel il essaie de démontrer qu'il n'est ni espion ni parachutiste. Heureusement, peu de temps après, un autre officier, envoyé des environs de Rouen pour surveiller les divers ponts de la Seine et prendre

ainsi la suite du lieutenant S. disparu, arrive et le reconnaît, puis le ramène en auto.

Et on l'habille d'un uniforme d'emprunt, un capitaine lui prêtant une veste.

C'est là un bel exemple d'audace tranquille... Mais les unités combattantes étaient-elles déjà désorganisées et démunies à tel point que l'on n'avait pu poster quelques mitrailleuses bien placées pour détruire la colonne allemande à son passage, alors que les Français se sont battus magnifiquement dans certaines villes du Nord et que les combats de rues sont particulièrement meurtriers pour l'assaillant !

La dislocation produite par la dure bataille des Flandres et les coups de boutoir du début de la bataille de France est déjà très grave.

C'est là, hélas, ce que démontre une belle escapade. Et à la joie d'avoir retrouvé un jeune officier disparu se mêle une sourde inquiétude.

LA BATAILLE DES FLANDRES (Dunkerque, Bray-Dunes, La Panne).

Ce n'est pas la bataille elle-même que je décrirai, mais le sort de certaines unités spécialisées, qui ont continué à assurer leur service au Nord de la Somme, tout en se repliant peu à peu vers la mer.

Le 18 mai à sept heures du soir, les informations ou plutôt les impressions au sujet de la poussée allemande d'Amiens vers Abbeville et la mer sont telles que je donne l'ordre de rabattre de suite au sud de la Somme tous les spécialistes non indispensables, et d'en laisser quelques centaines sous la conduite d'ingénieurs et d'officiers pour continuer leur métier au nord de la Somme, dans le vaste bassin industriel du Nord, à la population très dense.

Le 20 mai, des environs de Rouen, j'essaie de téléphoner à Lille : pas de réponse, la coupure est presque faite. Un officier

essaie de passer pour assurer la liaison, mais est obligé de rebrousser chemin.

Quelques jours plus tard, je charge un autre officier de chercher à rétablir le contact : il part en avion par Paris-Londres, arrive à Dunkerque, mais comment retrouver des unités déterminées parmi les centaines de milliers d'hommes qui cherchent à embarquer ?

Puis aussitôt après, première nouvelle : deux officiers sont revenus. J'interroge l'un d'eux. Les unités spécialisées se sont repliées en bon ordre vers la côte, bien qu'il leur ait été difficile d'éviter la capture, et, une fois là, leur chef a chargé ces deux officiers d'aller à la nage vers les barques voisines, puis aux torpilleurs voisins, pour réclamer l'embarquement total. Mais à peine sont-ils arrivés sur les torpilleurs, que ceux-ci, remorquant un des leurs avarié, mettent le cap vers la côte anglaise, et les deux officiers sont seuls sauvés !

Puis une autre nouvelle : deux officiers et leurs quelques hommes, qui étaient restés en Belgique pour assurer leur service, ont pu se réembarquer à La Panne et rentrent en France. Ils portent sur leur visage la trace des journées dures qu'ils ont vécues, pour aboutir près de la mer, dans les dunes, à un petit élément de tranchée, qui les a protégés par miracle, avant l'embarquement, contre les bombes et les mitrailleuses des avions allemands qui balayaient la côte sans relâche.

Puis, dernière nouvelle : un détachement d'une centaine d'hommes annonce son arrivée à Cherbourg. Conduits par un chef avisé, ils ont eu la chance d'avoir pu assurer leur service jusqu'au bout, dans Dunkerque même, sous les bombardements. Et la marine française, reconnaissante des services rendus, les a embarqués le dernier jour sur un cuirassé.

Ce même jour, un mot au crayon du chef de la colonne principale leur proposait un embarquement « éventuel » sur la plage de Bray-Dunes. Donc cette colonne était toujours là, en bon ordre, et en attente.

Qu'est-elle devenue ? Rien jusqu'ici n'est venu interrompre le lourd silence. Mais souhaitons que, faits prisonniers, puisqu'ils n'étaient ni combattants, ni armés, ces spécialistes puissent bientôt venir rejoindre les leurs.

PARIS.

Le 11 juin au matin, je suis avisé par des amis de Paris que les contre-ordres succèdent aux ordres. Je me décide donc à y partir pour quelques heures : ayant réuni dix jours avant mes ingénieurs parisiens pour les mettre au courant des problèmes graves que nous avons eu à résoudre rapidement dans le Nord, je leur avais promis de venir les revoir si la situation s'aggravait. Et je ne pensais pas que ce dût être si tôt.

Après trente kilomètres en Normandie, je me heurte à la colonne compacte, la plus dense que j'aie jamais vue sur les routes, celle des réfugiés de l'Oise et de la région parisienne. Entre Chartres et Paris, camions portant pêle-mêle outils, machines et ouvriers : on évacue les usines.

A Versailles, mon auto est arrêtée quelques instants par une colonne traversant la rue : les élèves aspirants du Génie, équipés à neuf, quittent l'école pour prendre le train. Que sont-ils devenus ?

Et j'arrive difficilement, par Sèvres, dans la vallée de la Seine, couverte d'un brouillard blanc-gris suspect. Je me demande un instant si ce sont les installations pétrolifères qui flambent, comme à Rouen : non, ce serait une épaisse fumée noire.

En notant sur mon bloc, en route vers Paris, mes divers rendez-vous, j'inscris :

« Veut-on défendre Paris ? Il le faut, avec combats de rues. Paris ne doit pas être ville ouverte. Mitrailleuses partout. Il faut obliger Hitler à démolir Paris s'il le peut. Défense héroïque comme Varsovie, mais avec résultat positif ! »

A l'usine, j'apprends que tous les chefs jeunes, les ingénieurs mobilisables ont reçu l'ordre de partir pour Orléans, mais que certains reviennent prendre leur poste malgré les difficultés énormes qu'il y a à « remonter le courant » en auto.

Je peux ainsi avoir des contacts utiles, et veiller, pour ma part, à ce que l'ordre succède à la panique causée par l'évacuation brusque des établissements industriels et de leur personnel.

Et, après avoir dîné dans une « popote » civile, j'emmène mon chauffeur militaire, qui ne connaît pas la capitale, coucher dans mon appartement de Paris. Est-ce la dernière fois avant l'occupation ?

Malgré mon optimisme, j'ai été très impressionné par ce fait que les seuls dirigeants qui soient restés sont ceux qui, suivant l'expression discrète employée par un ami au téléphone, sont désignés pour « manger de la choucroute », c'est-à-dire pour rester quoi qu'il arrive.

Absence totale de troupes visibles dans la capitale.

Le mercredi matin, dès cinq heures et quart, le téléphone me réveille : les Allemands « seraient » à dix kilomètres des faubourgs nord de Paris, et les dispositions convenues la veille au soir sont en cours d'exécution.

Je suis sceptique, car l'indication n'est pas contrôlée, et je fais envoyer comme d'habitude, trois motocyclistes ou automobilistes au nord-ouest, nord et nord-est de Paris pour « voir » et rentrer rendre compte vers huit heures du matin.

Puis je m'habille en hâte, et, avant de partir, « cambriole » en un quart d'heure mon appartement, en passant d'armoire en armoire, et en jetant à terre, au hasard, chemises, cravates, linge de famille, que mon chauffeur qui me suit roule dans des couvertures en faisant deux gros ballots.

A six heures et demie, je pars travailler avec mes collaborateurs : la concierge, apeurée, me dit en ouvrant la porte cochère : « Est-ce que cela va mal, Monsieur ? Les Allemands ne

vont pas venir à Paris?» Je fais un geste vague et m'en vais.

A huit heures, les motocyclistes rendent compte : ils ont pu aller sans encombre à vingt kilomètres au nord de Paris. Les mesures prises sont cependant opportunes.

Dans les bureaux, spectacle curieux : certains ingénieurs mobilisés depuis deux jours seulement, ouvrent des cartons de vêtements militaires, se chaussent de brodequins neufs.

Puis peu à peu, les couloirs s'animent : des secrétaires inquiètes viennent aux nouvelles, demandent des instructions, je les rassure en leur affirmant que leurs chefs seront revenus au début de l'après-midi.

Dans mon propre bureau, quoi prendre ? Une règle à calcul dont je ne me sers jamais et quelques blocs de papier blanc. Je continue à me « cambrioler ».

A midi et demie, je pars en auto retrouver des amis à déjeuner, dans le petit restaurant habituel, près de l'Opéra. Presque pas de circulation, ce qui n'empêche pas, Place de l'Opéra, une grosse infirmière en « Simca » de venir heurter ma « Citroën » en plein travers, alors que nous avions toute la place de l'Opéra pour nous deux. Je lui pardonne sa nervosité. Malgré le choc violent, il n'y a de part et d'autre que des tôles arrachées ou tordues. Et on roule, ... sans avoir le loisir d'aller chez le carrossier faire « replaner » les ailes.

A table, le restaurateur nous avise qu'il rejoint le soir, comme chef-popotier, un état-major important.

Et les boutiques se ferment de plus en plus.

Et j'ai le temps, avant de partir à seize heures, de dire un « au revoir » ému aux amis, d'aller chez mon dentiste, qui, subitement privé de ses clients, me fait un pansement « provisoire » (qui dure encore) dans un temps record.

Au départ, autour de l'Arc de Triomphe, où tournent seulement deux ou trois autos, je fais admirer à mon chauffeur l'Avenue des Champs-Élysées, belle et nue, sans trafic, sans autos, toute prête pour ... Mon cœur se serre ...

En traversant le Bois de Boulogne, j'aperçois sur les pelouses de Bagatelle des convois qui se forment, convois de pauvres gens, avec charretons et bicyclettes, qui vont quitter les faubourgs de Paris et se sont donné rendez-vous au « Bois », comme pour les « pique-niques » populaires du dimanche. C'est tellement plus émouvant que les limousines bondées de bagages !

Et jusqu'à neuf heures du soir, je double le flot ininterrompu des réfugiés, qui est pourtant moins intense vers l'ouest que vers le sud.

LES VILLES OUVERTES : (Varsovie-Bruxelles-Paris).

Varsovie :

La défense héroïque de Varsovie, sous une avalanche de fer et de feu, sera, pendant les décades à venir, l'honneur de la Pologne. A cause de cette défense, la Pologne mérite de revivre.

Bruxelles :

J'avais vu Bruxelles le lundi de la Pentecôte, et, à travers les hésitations, les contradictions, j'avais espéré voir un désir de résistance : le gouvernement belge déclarait qu'il resterait à Bruxelles.

Mais, deux ou trois jours après, on annonçait « Bruxelles ville ouverte » pour éviter à sa population les horreurs de la guerre. Comme si, pendant la guerre, il pouvait y avoir d'autres buts que la résistance et la victoire !

Puis, les Allemands se rapprochant, le gouvernement Belge s'en va. Impression d'abandon.

C'est la psychose de la défaite que l'on laisse s'installer dans le cerveau et le cœur de chaque Belge, c'est cette psychose qui a abouti à la capitulation du Roi des Belges et de son Armée.

Paris :

Le problème de Paris est plus grave encore de conséquences.

Le mercredi 12 juin, après vingt-quatre heures à peine passées dans la capitale, j'avais eu le sentiment qu'avec un peu de fermeté, l'ordre aurait succédé au désordre, aux instructions contradictoires, à la panique. Certains chefs d'industrie, après avoir mis leur famille à l'abri, étaient revenus à leur poste.

L'un d'eux, après une courte visite au Gouvernement Militaire, m'avait paru confiant et espérait une lutte farouche.

Le lendemain, à six heures du matin, après un retour pénible, dans le château de Normandie qui me sert depuis quelques heures de poste de commandement, je note un projet de coup de téléphone à un Ministre (1) et j'ajoute sur mon agenda : « Mon voyage n'a d'intérêt que si, comme je l'espère, on est décidé à défendre Paris : contre attaques de front ou investissements, et éventuellement combats de rues. »

Et à dix heures du matin, je reprends contact avec la capitale en téléphonant à un ami qui me lit les proclamations du général Héring et de Langeron : « Paris est déclaré ville ouverte », proclamations que l'on vient d'afficher dans tout Paris.

Désespoir. Je réunis tous les officiers présents et leur apprend la terrible nouvelle, en y ajoutant tout de même quelques mots d'espoir : la lutte sur la Loire...

Mon projet de coup de téléphone à un Ministre est devenu inutile, et je me contente d'appeler, pour la dernière fois, en

(1) J'avais été frappé en effet par l'absence d'un chef, après le départ du gouvernement au complet, et je sentais que les Parisiens avaient besoin d'un chef unique, véritable délégué du gouvernement, au-dessus du Préfet de la Seine, du Préfet de Police...

fin de matinée, un ami très cher et très bon qui m'avait dit la veille :

« Si Paris n'est pas défendu, il ne restera plus que la Bidassoa... »

Et je lui avais déclaré, sans grande conviction, qu'il se trompait.

Oui, il fallait défendre Paris, à tout prix, car :

Une défense énergique de Paris, avec des mitrailleuses à tous les coins des rues, aurait immobilisé des troupes allemandes importantes, qui n'auraient pu ainsi déferler librement dans tout le pays.

La défense du reste de la France aurait pu être organisée pendant ce temps.

La destruction partielle ou totale de Paris par les Allemands, pour y entrer, aurait laissé sur leur front une marque indélébile pendant des siècles : celle des Vandales détruisant la capitale de l'esprit et de l'art (ils l'avaient d'ailleurs compris, puisqu'après un premier bombardement aérien important de Paris et sa banlieue, qui avait soulevé un tollé dans le monde entier, ils s'étaient abstenus de toute récidive).

La livraison de Paris à l'Allemagne, sans combat, a été une faute grave, une humiliation profonde, un effondrement pour tous les Français, et ils ne s'en sont pas relevés : après la livraison de Paris, la capitulation de Bordeaux.

En faisant un appel pathétique aux États-Unis, après avoir déclaré Paris ville ouverte, Paul Reynaud a oublié que les Américains, se rendant d'ailleurs mal compte, de si loin, de l'inégalité de la lutte et de l'héroïsme déployé par les soldats français depuis le début de l'assaut, appliquent volontiers le vieux principe :

Aide-toi, le ciel (ou l'Amérique) t'aidera.

Quelle différence, si Paris avait été défendu, maison par maison !

En déclarant Paris ville ouverte, on a donné du même coup à l'Allemagne les clefs de la France.

PARACHUTISTES ET ESPIONS.

Quelques histoires vécues :

D'abord dans le bassin houiller du Nord. Arrêt en auto près d'un barrage de circulation, surveillé par des soldats écossais. Un officier du génie français descend d'auto et déclare qu'il a été interrogé à quelques centaines de mètres de là par un officier d'artillerie curieux qui, réflexion faite, pourrait être un espion.

Je fais monter l'officier du génie dans ma voiture, je lui adjoins deux bons soldats écossais qui mettent leurs rifles aux portières. L'un d'eux, à qui je conseille le calme, en lui demandant si c'est la première fois qu'il tirerait, me répond fièrement en me montrant sa poitrine décorée.

Nous fonçons en auto : voilà le petit café près duquel se tenait l'officier d'artillerie. Il est parti depuis dix minutes, mais il loge en face : les carreaux de sa chambre sont cassés à coup de crosse, nous ne le trouvons pas, et ses objets personnels n'ont pas l'air compromettants.

Nous chargeons la police locale de poursuivre la recherche et l'enquête, et nous reprenons la route : mon chauffeur découvre sur le siège, à côté de lui, une vieille petite Bible, tombée de la poche de l'Écossais et que nous n'avons pas le temps de lui reporter — on la gardera en souvenir d'une chasse à l'espion, chasse manquée d'un espion qui n'était sans doute qu'un vrai officier d'artillerie trop bavard. Mais il vaut mieux être prudent...

— Deuxième aventure : un vrai parachutiste cette fois.

Une petite ville entre Rouen et Amiens. On amène à la mairie un officier français douteux qui interpelle au passage

des officiers du génie en leur disant : « Dites donc, Karl et Albert, vous vous souvenez que nous avions rendez-vous à onze heures? »

Les deux autres, interloqués, ne savent que répondre, et les gendarmes les font suivre au poste de police. Là, ils cherchent à démontrer leur identité, donnent comme référence leur commandant que l'on n'arrive pas à trouver dans le pays, sont de plus en plus désespérés pendant que l'autre est affirmatif et plein d'assurance.

Enfin, leur chef arrive et les reconnaît. Reste à interroger l'autre. Après avoir été un peu housculé, il se « met à table » :

« Oui, je suis Allemand et parachutiste... J'ai suivi des cours spéciaux d'espionnage à Berlin, nous sommes vingt mille jeunes gens comme moi à avoir juré obéissance aveugle au Führer.

« Et c'est parce que l'on nous a appris que, lorsque nous étions appréhendés, il fallait chercher à entraîner des ennemis dans la mort avec nous, que j'ai fait semblant de reconnaître les deux officiers du génie qui sont là. »

Et comme on s'étonnait de son bon français et de sa connaissance de la région : « Ma mère est française et née à vingt kilomètres d'ici. »

On l'emmène : il sera fusillé, après avoir rendu service à son pays pendant quelques heures à peine.

Quel fanatisme organisé! Pauvre mère, qui a dû donner son enfant aux maîtres de son mari, pour une telle besogne!

Troisième aventure : un faux parachutiste. Les vrais existent, mais les faux sont fréquents.

Un petit domaine de Normandie : le receveur des postes nous avise par téléphone qu'il y a dans un café du village voisin un soldat-aviateur qui est venu relever des plans à la mairie, on se demande pourquoi.

Une auto, deux hommes en armes et un officier. Dix mi-

nutes après, ils reviennent avec leur aviateur captif — qui paraît avoir un léger accent : il est simplement très impressionné.

On le fouille : rien de suspect.

On l'interroge : papiers en règle, étude d'un champ d'aviation. Son officier, qui l'a déposé là au début de l'après-midi, doit le reprendre vers six heures du soir, après mission terminée.

Mais l'officier, qui avait eu tort de ne pas présenter officiellement son « géomètre » à la mairie, oublie de revenir.

De sorte que, faute de preuve définitive, nous gardons auprès de nous l'aviateur douteux.

Il est nourri, lave la vaisselle, et comme, deux jours plus tard, nous nous rapprochons de son dépôt, nous l'emmenons avec nous, puis chargeons un de nos officiers, qui va à la ville voisine, de le remettre à son chef après l'avoir fait reconnaître.

Et notre faux parachutiste s'en va, ravi d'avoir été protégé par nous pendant quarante-huit heures, alors qu'il aurait pu lui arriver, par suite de la maladresse initiale, les pires mésaventures.

Je suis sûr que, s'il a eu le temps d'aller étudier de nouveaux champs d'aviation, il ne s'est plus aventuré tout seul, en pleine campagne normande, à la merci des paysans méfiants et bien armés.

LES BOMBARDEMENTS AÉRIENS.

Dans la nuit du vendredi, la nuit de la violation des neutralités belge, hollandaise et luxembourgeoise, quelques petites bombes près du champ d'aviation de la ville du Nord où nous sommes installés.

Et, très vite, on fait connaissance avec les insupportables sirènes.

L'ennemi, dans le Nord, arrive si vite qu'elles préviennent

toujours pendant ou après le bombardement, donc en vain.

Et une heure ou deux après, alors que l'on s'est endormi, nouveaux bruits de sirènes, s'appelant et se répondant les unes aux autres : c'est le signal de fin d'alerte — avec un son continu.

On a bien cherché à réduire la durée des signaux, mais c'est toujours trop long et vraiment très désagréable.

Puis, deux jours plus tard, bombardement plus sérieux. Deux minutes à peine, mais une douzaine de bombes, puis des bombes incendiaires.

Des réfugiés de Belgique sont écrasés dans l'hôtel où ils avaient cherché le repos pour une nuit ; plus de cent maisons sont plus ou moins gravement atteintes par l'incendie.

Les journées et nuits suivantes, les sirènes continuent à sévir, et l'on entend de temps à autre le ronflement modulé caractéristique des moteurs d'avions allemands.

Naturellement, en plein jour, civils et militaires ne tiennent plus guère compte des signaux d'alerte.

Mais le soir, on aperçoit femmes et enfants partant avec des oreillers ou de petits pliants, et des couvertures sous le bras, vers l'abri le plus proche : là, le spectacle est lamentable. Ces pauvres gens, ne pouvant plus continuer à courir à l'abri deux ou trois fois par nuit, s'y entassent le soir venu, et les mioches dorment là, assis ou à peine allongés.

Je me souviens d'avoir visité l'abri d'une usine lors d'une forte alerte, pendant un bombardement : il était bondé de femmes et d'enfants, — et les quelques ouvriers qui s'y trouvaient aussi ont demandé à me parler. Quelques minutes plus tard, je les écoute dehors, dans la tranchée d'accès : malgré l'âge de certains d'entre eux, ils sont prêts à continuer à assurer leur tâche quotidienne, mais ne peuvent supporter que leurs femmes et enfants soient constamment exposés au danger sournois et brutal des bombes d'avions. Et je leur promets de leur envoyer un gros camion avant le lende-

main à midi pour emmener femmes et enfants à l'arrière. Mais on ne peut généraliser une telle mesure pour tout un bassin industriel !

Pendant un violent bombardement d'une zone industrielle, quelques impressions :

Je file seul en auto, sur la route pavée, désertée par suite de l'alerte : les avions ennemis volent bas, et, brusquement, deux violentes explosions. Deux bombes sont tombées à une cinquantaine de mètres en arrière de la voiture, heureusement à côté et en contre-bas de la route, de sorte que les éclats ne nous atteignent pas : — les aviateurs avaient oublié de tenir compte de la vitesse propre de la voiture, — mais deux bombes lancées spécialement pour une seule auto, quel luxe d'explosifs !

Quelques centaines de mètres plus loin, nous ne sommes pas sûrs de notre route ; mais comment se renseigner. Alors que personne ne met le nez dehors ? Impression de vide. Nous arrivons à un passage à niveau qui a l'air ouvert : quatre demi-barrières s'élèvent vers le ciel. Mais ce n'est pas l'aspect normal ; nous approchons doucement, et bien nous en a pris, car une bombe est tombée sur la voie ferrée, dans l'axe du passage à niveau, creusant un bel entonnoir et relevant du même coup les barrières qui ont l'air d'indiquer : « Passage libre. »

Puis voici l'usine dans laquelle nous avons rendez-vous. Les avions allemands tournent autour à basse altitude. Les bureaux : vides. L'usine elle-même : les ouvriers de l'équipe d'alerte s'y trouvent seuls, mais tellement disséminés que nous mettons plus de dix minutes à trouver l'un d'entre eux. C'est une usine hantée, qui a l'air de tourner sans main-d'œuvre.

Un bon conseil : indiquez par quelques flèches bien placées la direction de l'abri, pour que les visiteurs ne soient pas obligés d'errer désagréablement après avoir franchi le porche d'entrée d'un établissement industriel.

Quand on a vu de près quelques bombardements, on préfère rester tranquillement allongé dans sa chambre au deuxième étage d'une petite maison de ville de province plutôt que de descendre dans la cave : le bombardement effondre en effet de telles maisons, et, sous un amoncellement de pierres, de portes, de mobilier, dans lequel s'est parfois incrustée l'auto qui était devant la maison, on entend crier les victimes qu'il faudra des heures pour dégager.

Un bon abri... ou rien du tout.

LES BEAUX DOMAINES DE FRANCE.

Comme nous passions rarement plus de deux nuits au même endroit, et que nous évitions les villes, mes officiers et moi avons fait connaissance avec quelques splendides demeures que l'on ne visite pas d'habitude.

Et j'ai surtout le souvenir, dans l'Orne, d'un grand château, un peu caserne comme aspect extérieur, mais admirablement meublé et entouré d'un parc magnifique.

Quels beaux vieux arbres plantés avec art pour constituer un cadre unique au milieu des verts herbages ! Un pont de bois sur la rivière calme, puis de belles allées conduisant au moulin : un parfait cadre Louis XV.

Et tout cela au centre d'un beau domaine de six cents hectares qui n'a pas encore été morcelé, comme tant d'autres.

La comtesse, qui habite le château de sa sœur, avec de vieux parents, est depuis quinze jours sans nouvelles de son mari qui se bat.

Elle nous parle de ses projets, nous demande conseil. Et le lendemain, dès quatre heures et demie du matin, j'entends de ma chambre rouler les charrettes et chariots : ce sont les fermiers et le personnel qui évacuent, emmenant les chevaux.

Une heure plus tard, la comtesse, debout toute la nuit, qui a donné avec courage des ordres à tout ce monde, fait ses

propres préparatifs et un de nos officiers l'aide à résoudre les petits problèmes qui, lorsqu'on est pressé, et en guerre, paraissent insolubles : essence, auto en panne, etc.

A midi et demie, dans la salle des gens, qui nous sert de « popote d'officiers », nous invitons à notre table la comtesse, dont la cuisinière est partie, et ses vieux parents, et nous cherchons à les faire penser à autre chose qu'à la tristesse de ce départ.

A deux heures, les deux autos des châtelains se mettent en route.

Et dans un herbage voisin, les vaches abandonnées tournent curieusement autour d'un cochon qui est allé leur rendre visite. C'est le commencement du désordre. Que de bétail ainsi délaissé d'ailleurs dans toute la France, et surtout en Normandie !

Le soir, nous visitons rapidement le château : tous les styles s'y trouvent, de Louis XIV à Napoléon III, dans de belles pièces dont chacune est meublée de façon homogène.

De ravissantes petites chambres à coucher Louis XV, avec des bergères aux lignes fines, recouvertes encore de soieries d'époque, aux couleurs tendres — de grands salons d'apparat avec des vitrines pleines de beaux bibelots en porcelaine, — une bibliothèque garnie de livres anciens dans laquelle on aimerait bien méditer pendant quelques jours, en cherchant au hasard dans le catalogue.

Le lendemain matin, un tour au jardin potager, entretenu avec amour par des générations de jardiniers. De beaux plants de fraises. Qui les cueillera ?

Et nous partons en fin de matinée, après avoir remis la clef au maire du pays.

Notre châtelaine est partie en Vendée dans une autre demeure. Y est-elle restée ou a-t-elle de nouveau pris la route, sans but cette fois ?

Et combien de beaux domaines ont été ainsi abandonnés, en hâte, en quelques heures, après avoir été embellis peu à peu avec amour, au cours des siècles passés !

LES PONTS SUR LA LOIRE.

La Vendée et Saintes.

Après la Seine, la Loire. Mon chauffeur, qui n'a jamais quitté Dunkerque et ses environs, s'émerveille devant cette belle vallée, ce beau fleuve calme qui coule lentement avec, sur les côteaux, de petits châteaux aux jardins garnis de roses.

Les réfugiés de Normandie et de la région parisienne se bousculent pour passer les ponts. La police est admirablement faite par des troupes de cavalerie motorisée qui montent la garde, s'installent aux barrages anti-tanks pendant que l'on mine les ponts. Est-ce là, avec ces jeunes hommes résolus, que l'on va résister ?

Dans une petite ville près du fleuve, je retrouve certains de mes employés ou employées de temps de paix : visages inquiets et attristés. Tous pensent au sort du pays et à leurs graves difficultés propres.

A minuit, on vient m'annoncer le message de Churchill et la chute du Ministère Reynaud : le maréchal Pétain prend la Présidence du Conseil. — On n'ose encore pas très bien comprendre.

Mais à midi et demie, le maréchal lui-même annonce qu'il a proposé à l'ennemi de cesser le combat : les femmes pleurent...

Et un instant après, nous prenons dans le réfectoire un rapide et dernier repas en commun : Français et Françaises communient, en de telles heures, dans une même émouvante fraternité.

La Vendée : J'ai à peine le temps de l'apercevoir. Le matin à six heures, alors que toutes les autos militaires sont soigneusement rangées sous les arbres d'un parc isolé, des avions allemands s'amuse à mitrailler les deux seules autos qui, amenées la nuit, étaient restées à découvert, et ils crèvent dans l'une d'elles, un bidon de dix litres d'essence : maigre butin.

Puis, en route vers Saintes où nous arrivons à sept heures du soir. Et c'est déjà l'aspect du Midi, les toits plats en tuile ronde, couleur terre de sienne, les maisons basses se confondant avec le paysage.

A Saintes la Romaine, les terrasses des cafés sont bondées : les habitants, des soldats polonais à l'instruction, les Parisiens en fuite. Et l'on fait deux services de repas dans les hôtels, comme au wagon-restaurant ; on a l'impression que la guerre n'a pas encore effleuré le Midi.

Et, à onze heures du soir, nous arrivons dans un petit village voisin, dont le maire nous attend. Accueil touchant, malgré la pauvreté relative de la contrée et la difficulté de trouver un gîte pour tous.

Le lendemain matin, à six heures et demie, dans la cuisine, devant l'appareil de T. S. F. où je viens écouter le communiqué, un jeune paysan yougoslave, arrivé là il y a deux ans on ne sait comment, casse la croûte avec vin blanc et fromage et me dit : « La France est le pays d'accueil idéal pour les étrangers. On leur procure de suite du travail. » Et, en vrai garçon de ferme, il parle de la terre avec amour.

L'après-midi, en passant à Royan, je vois, à la terrasse des *Auberges pour Parisiens*, des officiers aviateurs qui font la cour à de jeunes femmes en short, aux pieds roses et nus. Mais deux heures plus tard, ordre d'évacuer le champ d'aviation, tous les camions remplis de « mécanos » s'alignent le long du terrain, sur la route. Où iront-ils ?

Puis, le soir même, nous décidons nous aussi le départ. Je

fais quelques achats de vivres, et la brave épicière veut absolument m'offrir un petit *flask* de bon cognac : « Je préfère que ce soit vous », ajoute-t-elle.

A dix heures du soir, le convoi s'ébranle et on roule à nouveau toute la nuit. A trois heures du matin, on traverse la Gironde. Encore un large et beau fleuve de France... On est déjà si près de la Bidassoa?...

A six heures du matin, casse-croûte rapide au buffet de la gare de Mont de Marsan — un long train de blessés civils est en gare. Tout le monde écoute le communiqué par T. S. F. dans la cuisine du buffet avant de repartir vers la côte basque. L'avance allemande, qui ne rencontre plus guère de résistance, est tellement rapide que les méridionaux eux-mêmes veulent savoir où l'on en est.

LA CÔTE BASQUE ET SON ARRIÈRE-PAYS.

Qui aurait cru, quelques semaines plus tôt, que d'étape en étape, nous aboutirions au pays basque?

D'abord sur la côte, dans une grande plage de luxe où se côtoient les riches étrangers, les soldats blessés installés dans certains hôtels, les fonctionnaires qui apportent les archives de quelques ministères et partiront sans les avoir déballées, quelques heures avant l'arrivée des Allemands.

Puis, dans l'arrière-pays : d'abord une courte étape dans un village, tout près de l'Adour, où je partage avec des officiers leur repas de « popote ».

Allant quelques instants auparavant goûter la soupe des hommes, j'aperçois trois jeunes Chinois qui tendent une gamelle. En quelques mots, j'apprends que ce sont des étudiants de l'Université de Paris qui sont venus jusque-là à bicyclette, et qui, espérant se faire bientôt embarquer pour la Chine, partagent le repas des sapeurs. Fraternité mondiale des peuples libres en guerre!...

A la popote, un jeune officier né à la Martinique, l'ingénieur le mieux taillé et le plus énergique que je connaisse, qui, tout l'hiver durant, a dirigé et réalisé malgré le froid des travaux importants et urgents, et qui, depuis, s'est spécialisé dans la surveillance des colonnes et la chasse aux parachutistes, déclare : « Tout cela ne serait pas arrivé si la France avait sérieusement équipé son Empire. A la Martinique, notamment... »

Puis, « je voudrais m'engager maintenant dans l'armée anglaise... »

A quelques kilomètres de là, j'arrive dans une petite ville basque très accueillante, avec de vastes et solides maisons. Et nous nous installons à la « Maison des Missionnaires ». Quel confort ! chaque officier a là une chambre et un bureau attenant. Qu'il ferait bon s'y recueillir pendant une « retraite », si on pouvait arrêter le temps et les événements !

A la porte, une chapelle, décorée de mosaïques et de fresques modernes admirables, d'un très grand peintre.

Le matin à sept heures, les pensionnaires y accourent pour chanter des cantiques.

Et l'on songe que malgré l'invasion, qui s'étendra sans doute à cette belle contrée, les Basques conserveront leurs traditions séculaires, leur langue, leur foi, leur amour de leur province et de la France !

L'ÉCONOMIE FRANÇAISE ET LA GUERRE.

Début avril 1940. Je cherche à préciser, à l'intention d'un Membre du Gouvernement, ce qui me frappe depuis quelques mois dans l'économie française pendant la guerre.

Faisant chaque semaine, du fait d'occupations alternativement militaires et civiles, la différence entre les problèmes véritables de guerre et ceux qui occupent les industriels et les administrations, je voudrais pousser au plus vite un cri d'alarme.

Et j'écris, entre autres :

« Il faut éviter de laisser croire au pays que toute activité, quelle qu'elle soit, est utile en temps de guerre.

« Le but essentiel est de gagner la guerre le plus rapidement possible et non pas de continuer son activité de temps de paix et ses petites habitudes... »

« Il est indispensable de n'entreprendre que des travaux orientés vers la guerre, à réalisation rapide et à grand rendement. »

Et je cite quelques exemples néfastes :

Certaines Administrations continuent des travaux de temps de paix (on travaille depuis plusieurs mois à Paris à la réfection intérieure complète du Musée National d'Art Moderne, trop hâtivement construit pour l'exposition de 1937).

Les Administrations ayant à satisfaire des besoins de guerre ont trop tendance à faire du neuf et réaliser des projets grandioses, plutôt que d'aménager ce qui existe.

Certains industriels, poussés par la hausse des prix, font trop d'investissements.

Et je conclus :

« Il faut en temps de guerre limiter au strict nécessaire les besoins de toute nature du « secteur privé » et réduire les investissements nouveaux à ce qui est indispensable pour la guerre ou l'exportation, en choisissant des réalisations rapides, peu coûteuses et à grand rendement. »

Puis :

« N'est-il pas indispensable de préparer vite la guerre de 1940-1941 pour la gagner, au lieu de préparer celle de 1943-1944 au détriment des opérations prochaines?... »

Enfin, après avoir proposé les mesures à prendre :

De telles mesures permettraient d'agir efficacement pour orienter nettement l'activité du pays dans le sens suivant :

« Se préparer à « tenir » pendant une guerre longue, mais être prêts au plus tôt à gagner une guerre de courte durée. »

J'aurais pu dire : à ne pas perdre une guerre de courte

durée, mais j'étais tout de même optimiste, et on m'aurait traité de « défaitiste ».

Dans le domaine économique aussi, la France a manqué d'un chef, car Paul Reynaud, installé aux Finances, ne pouvait tout voir et tout décider.

Et cependant, les avertissements autorisés n'ont pas manqué. Jean Dessirier, l'économiste français le plus sagace et le plus indépendant, connu dans le monde entier par son *Bulletin mensuel de Conjonctures* et ses articles de *Paris-Midi*, n'a pas cessé, depuis septembre 1939, de rappeler que, si les ressources communes des Empires Britannique et Français étaient immenses, leur mobilisation durerait de longs mois, et que Hitler était, par tempérament et par nécessité, obligé de devancer ses adversaires, en fonçant, dès 1940, de toutes ses forces, provoquant ainsi un choc d'une ampleur et d'une brutalité sans pareilles.

Mais la vraie « guerre » n'avait pas encore commencé, on parlait tous les mois d'une nouvelle « offensive de paix », et le son du canon ne formait pas, par son roulement régulier, comme au cours de la guerre précédente, le bruit de fond nécessaire pour galvaniser les énergies des Français, et les orienter, comme des aiguilles aimantées, vers un but unique.

QUELQUES REMARQUES.

Les qualités essentielles. En y réfléchissant bien, en temps de paix comme en temps de guerre, ce sont :

La loyauté ;

Le cran (c'est-à-dire un mélange harmonieux de courage, de volonté tenace et d'autorité) ;

Le bon sens (c'est-à-dire surtout la mesure).

Et je passe en revue les politiciens français, les chefs actuels,

les maîtres de l'Allemagne. Aucun n'a à la fois les trois qualités essentielles.

Et je n'oublie pas la quatrième : la bonté, aussi nécessaire que les autres.

Le classement des « valeurs » pendant la guerre :

Ce qui fait la valeur d'un objet, c'est sa rareté et son utilité, disent les économistes.

Pendant la guerre, le classement des valeurs est bouleversé, et le « civil » a du mal à s'adapter assez vite.

L'ingénieur s'attache encore à son usine, à ses plans, à ses dossiers, — le comptable à ses registres, — la femme à tout ce qui fait son foyer, son cadre de vie.

Et pourtant, dans la guerre-éclair, il faut se détacher brutalement de tout cela, puisque l'on ne peut tout sauver.

Et d'abord, avant tout, sauver les vies humaines, surtout celles des femmes et des enfants, que l'on cherche à mettre à l'abri.

Après, si l'on peut, on cherche à emporter avec soi ce qui est utile ou agréable, et n'est-il pas curieux de constater que, sur la paroi-arrière d'un assez grand nombre d'autos, est suspendue à deux ficelles la cage à oiseaux, transportant les animaux-fétiches des familles déracinées ?

Mais, au fur et à mesure des étapes et des avaries d'autos et camions — lorsqu'on a la chance de disposer de moyens de transport — il faut s'alléger peu à peu, et le bagage individuel de chacun finit par ressembler au petit baluchon que le pauvre, à pied, emporte sur son dos.

Lorsqu'on n'est pas obligé, comme lors des rembarquements sur la côte, près de Dunkerque, d'abandonner même le sac ou le petit baluchon.

La gérontocratie. C'est un des plus grands écueils de la démocratie. Au gouvernement, on met des chefs habiles et fins, donc âgés.

Dans les grandes affaires, on cherche aussi des hommes souples qui sauront flirter avec les gouvernants.

En temps de paix, c'est déjà grave de conséquences. Mais en temps de guerre, cela peut être mortel.

La guerre doit être menée par des chefs jeunes, aux réactions rapides, qui songent, non pas à sauver leur situation et leurs biens matériels, mais à forger leur avenir, celui de leurs jeunes enfants, celui de leur pays.

La Jeunesse française a eu un cran magnifique ; elle a eu trop peu de temps l'occasion de se battre : c'est sur elle et par elle qu'il faudra reconstruire la France.

Mais, me dira-t-on au sujet des « vieux » chefs, n'y a-t-il pas des exceptions ? J'en connais personnellement de magnifiques — et puis il y a eu Clémenceau et il y a Winston Churchill — qui incarnent tous deux la ténacité farouche et la volonté de vaincre.

Ces exceptions merveilleuses confirment la règle. Et je suis sûr que si, contrairement à ce que tous souhaitent, Winston Churchill sent un jour venir la lassitude, il a choisi d'avance, parmi les jeunes qui l'entourent, le meilleur chef.

Les liaisons téléphoniques.

Je ne sais pas si les « Armées » ont disposé de postes émetteurs et récepteurs de T. S. F. assez puissants et nombreux pour garder constamment contact avec leurs unités et le Grand Quartier Général. Je ne le pense pas, et il me semble que les difficultés de liaisons ont dû être un facteur puissant de désorganisation.

Ce que je sais, c'est que les grands services militaires de la zone arrière du combat ne disposaient que du téléphone du temps de paix.

Disons de suite, que le personnel du service téléphonique (femmes ou hommes) a été admirable : surmenage, danger, rien ne les a empêchés de remplir au mieux leur tâche. Mais quelle tâche !...

Dans le nord de la France, région très industrielle, les circuits étaient nombreux. Mais que la liaison devient difficile lorsque de grands standards de villes, à cent kilomètres à l'arrière, sont détruits par les bombardements ! Il faut s'ingénier alors à faire suivre aux communications des parcours de plus en plus compliqués.

En Normandie, puis au sud de la Loire, où les circuits sont moins nombreux, et où le personnel avait tendance à s'affoler, il fallait, en s'installant, faire un petit speech de quelques minutes à la téléphoniste, lui préciser que nous avions des communications importantes à demander et à obtenir rapidement, lui déclarer que l'on était sûr qu'elle ferait son devoir dans le calme, et au mieux, comme ses collègues du Nord, sans que l'on ait à faire appel à ses supérieurs.

On répondait ainsi d'avance aux objections continuelles : pas de circuit libre, ma collègue ne me répond pas, etc., et, tout le jour durant, on obtenait les communications nécessaires.

Une téléphoniste de Normandie nous a appelés une fois pour nous dire : « Mes chefs ne sauront pas quand les Allemands arriveront, et me donneront-ils en temps voulu l'ordre d'évacuer ? »

Nous répondons que nous ne pouvons nous substituer à ses chefs, mais que nous n'oublierons pas de la prévenir de notre propre départ, ce qui lui permettra de provoquer leurs instructions. Et, rassérénée, elle continue son service jusqu'à la fin.

LA CONNAISSANCE : facteur de résistance.

L'INCERTITUDE : facteur de découragement.

Au cours de la Bataille des Flandres, puis de la Bataille de France, le commandement et le gouvernement français paraissent avoir oublié que, dans une guerre aussi rapide, il est essentiel de faire connaître à tous, instantanément, la vérité (c'est-à-dire tous les faits connus de l'ennemi et dont la révélation officielle ne peut lui être utile).

Il a cédé au penchant naturel consistant à ne pas faire connaître de suite la position exacte de l'ennemi et la direction de ses attaques essentielles — croyant éviter ainsi le découragement, en cachant au pays pendant quelques heures ou quelques jours, l'ampleur de la défaite.

C'est une faute grave, doublement grave, pour les militaires et les civils :

D'abord pour les *militaires* eux-mêmes. Ce n'est que par le communiqué que les innombrables services de l'arrière ou formations du territoire (et même certaines unités de l'avant, désorganisées ou disloquées au cours du combat) peuvent juger de la situation, que leurs chefs peuvent proposer d'urgence ou prendre d'office les mesures de sécurité qui s'imposent (évacuation de dépôts, d'hommes, de matériel, etc., en temps utile et dans la bonne direction).

Certains services de l'arrière, portant sur plusieurs départements à la fois, ont donc été contraints, pour assurer leur service jusqu'au dernier moment, sans se laisser capturer, de s'éclairer eux-mêmes (en envoyant dans les directions douteuses des coups de téléphone, ou des motocyclistes ou officiers en automobile), comme s'ils étaient isolés dans la nature, les « Services du Grand Quartier Général n'étant pas en mesure de les renseigner utilement sur la position de l'ennemi ».

Ceux qui ne disposaient pas de tels éléments d'information (difficiles à organiser chaque jour et utilisant un personnel frais et un matériel de transport important) se sont trop souvent laissés prendre par l'ennemi, surtout lorsque leurs éléments n'étaient pas motorisés et n'ont pu constituer que des colonnes à pied, trop lentes comme déplacement au cours d'une guerre-éclair.

Puis, faute grave aussi pour les *civils*, qui se rendent compte que le communiqué retarde de quarante-huit heures, et qui cependant ne sont pas de lointains spectateurs de la guerre, installés dans quelque paisible *Café du Commerce*, mais sont inquiets lorsqu'ils voient refluer chez eux des troupes et services de l'arrière.

Tout cela, joint aux bombardements de villes dans la zone arrière, a entraîné les paniques brusques, la fermeture brutale des maisons d'alimentation d'une ville, l'évacuation volontaire de cette ville par la majeure partie de la population en quelques heures, donc dans l'affolement.

Et c'est ainsi que de trop nombreuses usines se sont vidées en quelques heures de leurs ouvriers, ingénieurs et patrons, laissées intactes, avec leurs produits finis et leurs stocks, toutes prêtes à être utilisées par l'envahisseur.

Et pourtant, dans certaines usines, près de la frontière belge, on avait proposé depuis plusieurs jours l'évacuation du matériel de valeur, en faisant tirer les wagons correspondants par les locomotives belges qui reculaient haut-le-pied.

Cette attitude a été aggravée encore par ce fait que les services officiels (préfectures et sous-préfectures) se sont crus obligés de « rassurer » jusqu'au dernier moment, alors qu'ils n'étaient pas « renseignés » eux-mêmes.

Les chefs militaires et politiques de la France ont ainsi oublié que le peuple français est majeur, que la connaissance immédiate est indispensable dans la guerre-éclair, que la précision de l'étendue d'un désastre est psychologiquement préfé-

nable à l'incertitude qui ronge les âmes et terrasse les corps.

La guerre, qui continue, ne sera gagnée que si l'on donne de suite et partout les leviers de commande, à tous les échelons, à de vrais « chefs », qui dans la tourmente restent fermes, lucides, aptes à prendre des décisions rapides basées sur des informations contrôlées, inspirant confiance parce qu'ils ne multiplient pas les ordres et évitent les contre-ordres. En quelques heures ou quelques jours d'épreuves et de combats, on constate bien vite quels sont ceux qui ont et conservent ces qualités, quoi qu'il arrive.

LA MIGRATION DES RÉFUGIÉS SUR LES ROUTES DE FRANCE.

Quel spectacle lamentable, le plus douloureusement poignant de cette rapide campagne de Belgique et de France !

En six semaines, et pendant cinq à six mille kilomètres en auto, j'ai à moi seul croisé ou doublé certainement plus de deux millions de fugitifs.

D'abord, les réfugiés de Belgique qui, partis au dernier moment, espéraient trouver en France le calme et le repos : grosses limousines américaines bondées de bagages, voitures plus modestes, peu de chariots à chevaux. Mais aussi d'innombrables théories de cyclistes, pour la plupart des jeunes gens qui, le nécessaire sur leur dos, allaient rejoindre les dépôts de Normandie pour faire leur devoir dans l'armée belge. Et puis, également à bicyclette, des foules impressionnantes de femmes et d'enfants.

Beaucoup d'entre eux avaient été bombardés ou mitraillés en cours de route : les autos roulaient à aussi grande allure que possible et, la nuit, doublaient les files et se heurtaient parfois à d'autres voitures roulant en sens contraire. Que de tués et blessés par accidents d'autos, que de carcasses de

véhicules abandonnées sur les bas-côtés des routes!...

La circulation sur les routes était déjà, de ce fait, terriblement difficile, et surtout aux carrefours des petites villes du Nord. Les beaux gaillards de la « military police » anglaise, décidés, aux gestes précis et prompts faisaient d'ailleurs merveille, là où ils avaient à assurer leur service.

A ces colonnes belges se sont jointes très vite celles du Nord, de la Somme, du Pas-de-Calais, toutes voulant traverser la rivière de la Somme avant les violents bombardements d'Amiens et d'Abbeville et avant que les colonnes motorisées allemandes n'aient mis le verrou. Si bien que certains, arrivés un peu tard, ont tout de même réussi, après avoir abandonné leur voiture, à traverser la Somme à la nage.

Aux autos et aux cyclistes s'ajoutent un grand nombre de chariots et tombereaux d'agriculteurs, qui y entassent, pêle-mêle, les femmes, les enfants, les objets personnels, les matelas, les outils de culture essentiels.

Et l'on voit même passer de grands camions destinés à transporter le bétail aux abattoirs, qui, dans chaque case, hébergent femmes et enfants.

Tous ceux-là savent qu'il faut couvrir les véhicules de branches, ne pas dormir dans les bourgs, pour éviter les bombardements : et le soir, ils s'arrêtent peu à peu sur les bas-côtés des routes et vont dormir en pleins champs, sous les arbres.

Puis, après une quinzaine de jours d'accalmie, commence la Bataille de France, et la poussée allemande d'Amiens vers Rouen entraîne le brusque départ des populations de la Seine-Inférieure. Lamentable convoi de vieilles autos, sorties on ne sait d'où (l'armée ayant réquisitionné au début de la guerre un grand nombre de voitures de tourisme en bon état).

Les routes de Normandie sont particulièrement accidentées, les vallées y étant profondément encaissées. Et c'est dans les

côtes que l'on réalise le mieux la diversité des moyens de transport, car les véhicules s'essouffent ou s'arrêtent plus vite les uns que les autres, et cela produit d'in vraisemblables encombrements qui donnent l'image de la fatigue de tous. C'est dans les côtes que les piétons, poussant des brouettes ou de petits charretons à bras, s'arrêtent épuisés pour faire la pause.

Et, brusquement, Paris est menacé, l'Oise, la région parisienne se mettent sur les routes. Au bout de peu de temps mon chauffeur reconnaît les convois de réfugiés parisiens : ils sont plus pressés que les provinciaux, et ont le souci de ne se laisser doubler par personne, même par des voitures militaires. Ils « tiennent » la route, et, en vrais citadins s'arrogeant plus de droits que les autres, ils ne veulent la céder à personne. Pour éviter des accidents graves, il faut donc être soi-même plus prudent encore que d'habitude.

Prendre sa droite : ce n'était d'ailleurs pas toujours facile, car une voiture de réfugiés était normalement recouverte sur le toit de matelas et bagages supplémentaires, et sur les routes un peu bombées, les véhicules ne pouvaient se garer que difficilement pour éviter de se renverser.

Puis au sud de la Seine, on retrouve à nouveau des cortèges.

Lorsqu'on est dans une auto militaire, et que l'on roule pour assurer son service, il est peu agréable de doubler les files à toute allure en klaxonnant sans répit : on a l'air de vouloir fuir plus vite encore que les civils, les pauvres civils qui n'ont plus l'impression d'être défendus. Mais, s'il est plus sympathique de marcher à contre-courant, pour ne pas avoir l'air de suivre le flot civil, c'est infiniment plus dangereux, car on risque de heurter de front une voiture de « paniquards » doublant tout en occupant toute la route. Et il ne reste alors qu'à faire un bond sur les bas-côtés... s'ils ne sont pas bordés d'arbres et limités par des fossés profonds.

Quand on arrive à la Gironde, et à la côte basque, on a l'impression que le nombre de voitures diminue : les derniers jours on a formellement interdit d'entrer dans le département des Basses-Pyrénées, et on a ainsi sagement évité un effroyable embouteillage.

Mais alors, à part les quelques milliers d'autos qui ont pu passer une à une le pont d'Irun, à la frontière espagnole, en restant sur une seule file et en parcourant en près de vingt-quatre heures les quelques centaines de mètres séparant les deux frontières pour que toutes les sacro-saintes formalités de douane et de police soient remplies — à part celles-là, que sont devenus les millions de véhicules qui se sont mis en route à travers la Belgique et la France? — On imagine la lassitude, le triste retour de tous ceux qui espéraient se mettre à l'abri de l'invasisseur.

Mais on ne dira jamais assez quel bel élan de fraternité a traversé ces millions d'êtres arrachés à leurs foyers, épuisés de fatigue et de faim, et ceux qui les secouraient de leur mieux au passage, quelques jours avant, parfois, de partir eux-mêmes.

Dans son dernier et pathétique appel au Président Roosevelt et aux démocraties, Paul Reynaud, Président du Conseil, a dit, d'une voix grave :

« Quoi qu'il arrive dans les jours qui viennent, où qu'ils soient, les Français vont avoir à souffrir. Qu'ils soient dignes du passé de la nation, qu'ils deviennent fraternels, qu'ils se serrent autour de la patrie blessée. Le jour de la résurrection viendra. »

Les Français ont souffert et vont souffrir encore ; ils souhaitent avec ardeur la résurrection de la France et y travailleront de toutes leurs forces.

A. ANTOINE.

MER MORTE.

*A quoi bon ces collines
soucieuses de te cacher,*

*Qui peut cacher la morte,
qui peut étendre sur elle le suaire sans partage,
qui peut décourager les hommes des terres fertiles
si le vautour en eux
choisit la morte.*

*Elle est recueillie
au lieu le plus profond de nos terres
pour que tout décline vers elle,
pour que tout soit consommé avant qu'elle ne murmure,
et pour ronger en silence
la dernière pente du monde.*

*A quoi bon cacher la morte
quand la lune plisse le suaire,
à quoi bon la croire soumise
quand sa haine est plus tranquille que le noyau au cœur du fruit.*

*Qu'as-tu fait du parfum d'orangers venu de Jéricho
pourquoi l'as-tu mué en odeur de sel
pourquoi jeter les morts dans une gangue de sel*

*pourquoi porter nos corps vivants, comme des épaves sur tes bras?
 Les fleuves ont brisé trois sceaux
 pour te jeter l'eau douce et le tumulte,
 mais qu'as-tu fait de l'aumône des fleuves?*

*Ton eau n'est pas l'eau lustrale,
 c'est l'eau malade que les prophètes n'ont pas guérie,
 c'est l'eau qui accable les rives comme une sueur,
 l'eau saturée de péché,
 l'eau lourde et fastueuse de Gomorrhe.*

*
 * *

*A quoi bon vous laver dans la bure
 Moab et Judée,
 quand Sodome a pourri près de la rose d'argent ;
 son péché est né patiemment
 comme une épine taciturne dans le sable
 et le Seigneur s'est détourné
 parce qu'il n'y pas de repentir
 il y a seulement le deuil inlassable des falaises
 pour cette femme devenue blanche comme le sel.*

*Trop tard pour vivre,
 les marinières ne chantent aucun havre,
 la femme stupéfaite est debout sans sépulture,
 et l'étoile gisante
 n'a pas de ciel où se lever.*

Yvette SHERINGHAM.

LA VIE ET L'ŒUVRE

DE L'ENTOMOLOGISTE J. H. FABRE.

Le touriste qui rentre en Égypte, ses vacances en France terminées, emprunte, souvent pour regagner Marseille, la « Route bleue », riche en beaux sites et en relais gastronomiques... Quelques kilomètres avant d'arriver à Orange, venant de Montélimar, au moment où la route nationale franchit le petit torrent de l'Aygues, tournez à gauche et empruntez, pour quelques kilomètres, la route d'Orange à Noyons. Sur le poteau indicateur vous lisez : Sérignan 5 km. Vous voyez que le détour n'est pas considérable. Engageons-nous ensemble sur ce chemin, qui serpente à travers les garrigues, sous un soleil de plomb. Sur les ormes qui le bordent, les cigales nous accompagnent de leur monotone et lancinant tintamarre. C'est ce que, dans le Midi, on appelle froidement « le chant des cigales ».

Au bout de quelques kilomètres, la route s'élève insensiblement pour arriver à une petite colline haute, au plus, d'une centaine de mètres, sur laquelle est bâti le petit village de Sérignan. A main droite, un mur haut nous cache la première maison du pays : c'est une humble demeure campagnarde, de style provençal, entourée de terrains en friche, où bourdonnent d'innombrables insectes, c'est l'*Harmas* de *Fabre*.

Plusieurs fois, rentrant en Égypte, j'ai fait le pèlerinage de Sérignan, pour essayer d'y retrouver l'atmosphère dans laquelle a vécu pendant près de cinquante ans le grand entomologiste français, et dans laquelle il s'est éteint, presque nonagénaire, en 1915.

Rien n'est changé en apparence ; les collections semblent intactes dans leurs vitrines, la petite table sur laquelle le maître écrivait ses prestigieux *Souvenirs* semble encore l'attendre dans son coin, et dans le fameux « laboratoire aux bêtes » on retrouve les tamis, les fioles de tous calibres, tout ce menu attirail entomologique qu'utilisait ou créait de toutes pièces, avec tant d'ingéniosité, le maître de céans.

Dehors, dans l'harma, les insectes ses amis continuent leur éternel labeur et rappellent invinciblement au visiteur les célèbres vers de Vigny sur l'insensibilité de la Nature... Tout est encore en place : les divers appareils construits pour surprendre les secrets du Minotaure Typhée ou la nidification des Osmies ; le pin de l'enclos est toujours hanté par la ronde des chenilles processionnaires, et sur le sable des allées, la fluette Ammophile, dans sa livrée ocre et noire, continue inlassablement sa quête à la recherche du ver gris.

*
* *

C'est en lisant des extraits des *Souvenirs* destinés aux enfants, que j'ai fait la connaissance du grand entomologiste provençal. J'avais dans les treize ans, et chose extraordinaire — une fois n'est pas coutume — j'avais décroché, je ne sais par quel sortilège, un prix d'Histoire Naturelle. Le prix qui me fut décerné était justement *La vie des Insectes* et *Les mœurs des Insectes*. Ces deux livres, je les lus avec délices pendant mes vacances, et, bien avant que celles-ci ne fussent terminées, je n'avais eu de cesse, que ma mère ne m'eût acheté la suite. Les dix volumes des *Souvenirs entomologiques* y passèrent dans

l'année, les uns après les autres. Le résultat le plus tangible fut que, l'année suivante, le fameux prix me passa sous le nez et échut à un camarade moins ferré, certes, sur les mœurs des Bousiers, mais connaissant mieux son programme...

*
* *

C'est la figure si attachante de Fabre : sa vie, son œuvre entomologique et philosophique, que je vais m'efforcer de faire revivre dans cette courte causerie.

*
* *

Jean-Henri Fabre naquit en 1823 dans un humble village du Rouergue, à Saint-Léons, près de Millau. Ses premières années se passent non loin de là, au Maneval, chez ses grands-parents. Là, il aura ses premiers contacts avec la nature : « D'aussi loin qu'il me souviendra, écrira-t-il, je me vois en extase devant les magnificences des élytres d'un Carabe et des ailes d'un Machaon. »

A 7 ans, il est de retour à Saint-Léons, et il y commence ses études sous la conduite de son oncle, l'instituteur du village. Ce que furent celles-ci, il nous l'a conté de façon délicieuse dans ses *Souvenirs*. Mais bientôt sa famille émigre à Rodez attirée comme tant d'autres par l'appât de la ville, et c'est, de sa dixième à sa quinzième année, le lent enfoncement dans la gêne, puis dans la misère. Il se voit obligé d'abandonner ses études, et il vit de divers métiers, au hasard des chemins. C'est dans ces conditions, évidemment assez peu favorables à un travail suivi, qu'il se présente à Avignon, à un concours pour l'obtention d'une bourse à l'École normale primaire supérieure, et qu'il y est reçu premier.

En deux ans, ce bourreau de travail trouve le moyen d'apprendre le latin et le grec, et en 1842, âgé de 19 ans, il entre comme instituteur au collège de Carpentras. De ce

qu'était ce collègue et de la façon dont l'enseignement y était donné, il nous a laissé le récit suivant :

« Un trait suffira pour montrer où en était alors l'enseignement des sciences physiques, à qui si large place est faite aujourd'hui. Le collègue avait pour principal, un excellent homme, le digne abbé X..., qui, peu soucieux d'administrer lui-même les pois-verts et le lard, avait abandonné le commerce de la soupe à quelqu'un de sa parenté, et s'était chargé d'enseigner la physique. Assistons à l'une de ses leçons. Il s'agit du baromètre. De fortune, l'établissement en possède un. C'est une vieille machine, toute poudreuse, appendue au mur, loin des mains profanes et portant inscrits sur sa planchette en gros caractères, les mots : tempête, pluie, beau temps.

« Le baromètre, fait le bon abbé s'adressant à ses disciples qu'il tutoie patriarcalement, le baromètre annonce le beau et le mauvais temps. Tu vois les mots écrits sur la planche : tempête, pluie ; tu vois Bastien ? »

« Je vois », répond Bastien, le plus malin de la bande. Il a déjà parcouru son livre ; il est au courant du baromètre, mieux que le professeur.

« Il se compose, continue l'abbé, d'un canal de verre recourbé, plein de mercure qui monte ou qui descend suivant le temps qu'il fait. »

« La petite branche de ce canal est ouverte ; l'autre... l'autre... enfin nous allons voir. Toi, Bastien qui es grand, monte sur la chaise et va voir un peu du bout du doigt, si la longue branche est ouverte ou fermée. Je ne me rappelle plus bien. »

« Bastien va à la chaise, s'y dresse tant qu'il peut sur la pointe des pieds, et du doigt palpe le sommet de la longue colonne. Puis avec un sourire finement épanoui sous le poil follet de sa moustache naissante :

« Oui, fait-il, c'est bien cela, la longue branche est ouverte par le haut. Voyez, je sens le creux. »

« Et Bastien, pour corroborer son fallacieux dire, continuait à remuer l'index sur le haut du tube. Ses condisciples, complices de l'espièglerie, étouffaient de mieux leur envie de rire.

« L'abbé, impassible :

« — Cela suffit. Descends, Bastien. Écrivez, Messieurs, écrivez dans vos notes que la longue branche du baromètre est ouverte. Cela peut s'oublier ; je l'avais oublié moi-même. »

« Ainsi s'enseignait la physique. Les choses, cependant s'améliorèrent : on eut un maître, un maître pour tout de bon, sachant que la longue branche d'un baromètre est fermée. (1) »

Tout en enseignant le rudiment et quelques notions de mathématiques à ses élèves, Fabre passe de 1842 à 1844 son baccalauréat de Mathématiques puis sa licence ès Sciences. N'oublions pas que ceci se passe il y a un siècle, et que les programmes d'alors n'étaient pas très chargés.

Un romancier contemporain de Fabre va nous en donner une idée, dans une des nouvelles *La Grenadière*, appartenant au cycle des *Scènes de la Vie Privée*, H. de Balzac nous dépeint un garçonnet de 15 ans qui se met à travailler ferme lorsqu'il apprend que sa mère est très gravement malade. « Depuis le mois de juin jusqu'à la fin de septembre, nous dit Balzac, Louis travailla pendant la nuit à l'insu de sa mère, et fit d'énormes progrès : il était arrivé aux équations du second degré en algèbre, avait appris la géométrie descriptive, dessinait à merveille ; enfin il aurait pu soutenir avec succès l'examen imposé aux jeunes gens qui veulent entrer à l'École polytechnique. » Vous voyez que du temps de Balzac et de Fabre, c'était encore un plaisir de faire acte de candidat à cette grande école.

(1) *Souvenir*, I, p. 320.

Quelques années plus tard, en 1850, Fabre est nommé professeur de physique à Ajaccio. Il n'y perd pas son temps : il explore en tous sens l'Île de Beauté pendant les trois années qu'il y séjourne, herborisant, disséquant, toujours avide d'augmenter son bagage. Mais sa santé déficiente l'oblige à rentrer en France et il est nommé à Avignon. Nouvelle étape universitaire : il passe sa licence, puis son doctorat ès Sciences naturelles. Nous sommes maintenant en 1854, Fabre a juste 31 ans : il est professeur de physique dans un lycée de province. Tout laisse à penser que dans quelques années il sera professeur à Paris, et c'est toute une carrière universitaire, brillante mais monotone, qui s'offre à lui. En dehors de ses cours, il a passionnément travaillé ; herborisé au hasard des rencontres, chassé çà et là la petite bête qu'il aime et connaît depuis sa plus tendre enfance. Mais la botanique l'intéresse autant ou même plus que la zoologie, et ses recherches de ce côté ne sont pas spécialement orientées vers l'étude des insectes.

C'est une communication de L. Dufour, vieille déjà de dix ans, qui, au hasard d'une lecture des Comptes rendus de l'Académie des Sciences, tombe entre ses mains, qui va décider de sa voie.

Dans cette courte étude, le savant landais exposait la surprise qu'il avait éprouvée en découvrant, dans le terrier d'une guêpe des Landes, des cadavres d'insectes admirablement conservés. Il attribuait cette surprenante conservation, aux puissantes propriétés antiseptiques du venin de la guêpe.

Moins de six mois après cette lecture, le problème posé par Dufour était résolu, retourné sous toutes ses faces, dans un magistral mémoire qui parut en 1856 dans les *Annales des Sciences Naturelles*. Le branle est désormais donné : Fabre est aux prises avec l'entomologie, il ne la lâchera plus.

Et, d'emblée, il s'attaque au plus passionnant des problèmes philosophiques : celui de l'instinct, et ses travaux sur

les mœurs et l'instinct des hyménoptères prédateurs, c'est-à-dire ceux qui alimentent leurs larves de proie sont ceux qui le rendront célèbre, et qu'il placera au premier rang parmi ses travaux scientifiques.

Quelques années plus tard, plutôt que de quitter la Provence, où le retiennent désormais ses études entomologiques, Fabre abandonne définitivement l'Université.

Pour gagner sa vie — il n'est pas riche et — combien de fois dans ses livres ne fera-t-il pas allusion à son impécuniosité... — il va écrire d'admirables livres d'enseignement et de vulgarisation dans lesquels il se révèle un incomparable éducateur.

Ces manuels scolaires lui assureront bientôt une certaine aisance, grâce à quoi il pourra continuer ses recherches et se consacrer à ses insectes. En 1878, il fait l'acquisition de l'Harmas de Sérignan où s'écoulera désormais toute sa vie.

Tous les trois ans environ, un nouveau volume quitte Sérignan pour les presses de Delagrave : la première série des *Souvenirs* paraît en 1878, la dernière en 1910.

*
* *

Entre 1860 et 1900 avait eu lieu la « bataille du transformisme ». Fabre s'en était mêlé, de loin, se contentant dans ses livres de faire de temps en temps ce qu'il appelait, irrévérencieusement, une piqûre au transformisme, en lui opposant les arguments que ses études sur l'insecte lui suggéraient. Mais, peu à peu, comme pour tous les savants opposés à la théorie en faveur, l'oubli se fit sur son nom. Ses méthodes de travail furent critiquées, ses travaux scientifiques les mieux établis furent contredits, ses conceptions sur l'instinct âprement combattues ou passées sous silence. Un de ses adversaires les plus acharnés, le Professeur Rabaud alla même jusqu'à l'accuser de plagiat et de malhonnête scientifique... On ne lui pardonnait pas ses coups de boutoir à l'idole du moment.

Malgré l'hostilité déclarée des « Sorbonnards », comme les appelle R. Bergouires, grâce à son biographe le D. Legros, grâce aussi à ses amis et à ses élèves, un peu de justice se fit cependant.

En 1910, le Jubilé scientifique du maître lui apporte une gloire tardive, avec la consécration officielle, les comptes rendus des journaux et leur bruyante publicité... C'est l'époque où des littérateurs en renom, parmi lesquels on peut citer E. Rostand, O. Mirbeau, R. de Gourmont, M. Maeterlinck, etc., s'emparent de son œuvre pour la révéler au grand public. Puis, dans l'atmosphère internationale qui de jour en jour s'assombrit, Fabre maintenant célèbre, rentre dans l'ombre qu'il aimait. Sa mort, en 1915, passe à peu près inaperçue, au début du grand drame qui pendant près de cinq ans va secouer la France et le monde entier.

*
* * *

Je ne m'occuperai ici que de l'œuvre entomologique de Fabre. Elle est considérable, et comprend les 4.000 pages des 10 volumes de ses *Souvenirs*. Il s'y révèle un nouveau Buffon, à la fois plus précis et plus concis, et les épithètes élogieuses n'ont pas manqué pour définir les *Souvenirs*. On en fait « le Virgile des insectes » et Ch. Darwin l'appelle « l'observateur inimitable » compliment qui, sous la plume de ce scrupuleux naturaliste, n'est pas à dédaigner, et fait justice du reproche de « poétiser » que lui adressent ses détracteurs.

Cet extraordinaire narrateur sait, avec un art subtil, enrober les faits qu'il nous présente dans un moule de haute tenue littéraire. E. Rostand pourra dire de lui : « Ce grand savant pense en philosophe, voit en artiste et s'exprime en poète. »

Par la magie de son style, il a su rendre attrayantes des observations d'histoire naturelle, qui, sous la plume de certains, semblent si insipides. Cette richesse du verbe lui a,

du reste, été reprochée par maints savants qui ne peuvent admettre que des faits scientifiques soient présentés sans fatras de mots latins et dans un français accessible au commun des mortels.

Poussant plus loin, d'autres bons apôtres ont même prétendu que ce qui avait fait la vogue de Fabre c'était précisément la riche gangue dont était sertie son œuvre scientifique : celle-là enlevée, il ne restait rien.

Écoutez Fabre exposer ses idées sur la façon « scientifique » d'écrire adoptée par quelques-uns de ses confrères :

« D'autres, écrit-il, m'ont reproché mon langage, qui n'a pas la solennité, disons mieux, la sécheresse académique. Ils craignent qu'une page qui se lit sans fatigue ne soit pas toujours l'expression de la vérité. Si je les en croyais, on n'est profond qu'à condition d'être obscur. »

*
* * *

Dans la longue série de ses écrits, il va étudier et faire revivre pour son lecteur, tout le petit monde entomologique de Provence. Il est peu d'entre eux qui ne trouvent, ici ou là, place dans son œuvre. Il a décrit les mœurs, la vie de nombre d'insectes dont on ignore tout avant lui, mis à la portée du public ce que l'on savait déjà des autres, si on avait encore le courage de lire Buffon ou Réaumur.

Il n'a jamais fait consister l'entomologie en une série d'insectes morts empalés sur une épingle avec un nom latin en dessous. Ce qui l'intéresse ce n'est pas l'insecte mort, mais vivant, en pleine action dans la nature. L'une de ses maximes est : « Dis-moi ce que tu manges, je te dirai qui tu es. » Pour cette étude sur le vif, il néglige souvent la systématique. Parfois même il lui arrive de se tromper sur le nom scientifique des insectes qu'il étudie. Si Fabre s'était contenté d'observer les insectes et de coucher sur le papier

ses observations en un style châtié et d'une lecture attrayante, il ne serait guère sorti malgré cela du petit cadre des spécialistes.

S'il a franchi les limites, cela tient avant tout à la particulière orientation de ses travaux, à ses études sur l'instinct. C'est alors, sous le naturaliste, le philosophe qui apparaît, un philosophe doublé d'un savant.

La « vocation » de Fabre s'est, en quelque sorte, révélée à lui, naturaliste amateur, à la fortuite lecture d'une étude du savant landais L. Dufour. Nous sommes en 1856 ; trois ans avant que ne paraisse l'*Origine des espèces* de Darwin, ce livre qui fera tant de bruit. Le mémoire de Fabre marque véritablement une date dans l'histoire de la psychologie animale, il y introduit quelque chose de nouveau : *l'expérimentation*.

Les insectes sur lesquels il va projeter une si vive lumière appartiennent à l'ordre des hyménoptères. On désigne sous ce nom un immense ordre d'insectes qui comprend, d'une part, les deux groupes les plus connus d'insectes sociaux : abeilles domestiques et fourmis, et, d'autre part, une foule d'espèces parasites d'autres insectes — et les abeilles et guêpes solitaires qui alimentent leur famille, les premières de miel, les secondes de proies, vivantes ou mortes.

Comme nombre des travaux de Fabre découlent de ce premier mémoire, il est indispensable de l'analyser en détail.

Dans son étude de 1841, L. Dufour exposait les faits suivants : dans le terrier d'un hyménoptère des Landes, le « *Cerceris Bupresticide* », il avait trouvé toute une série de Coléoptères appartenant à la famille des Bupresticides. Il avait été frappé de la fraîcheur et de la souplesse de ces insectes, qu'il croyait morts, et qui se conservaient pendant des semaines sans présenter de signes de putréfaction. Il attribuait cette surprenante conservation à de puissantes propriétés antiseptiques du venin de l'hyménoptère.

Tel est le mince fait qui tombe sous les yeux de Fabre, et

qu'il se propose aussitôt de vérifier puis d'expliquer. Or, en Avignon, où il réside, l'espèce à laquelle faisait allusion le savant landais, et qui chasse des Buprestes, est inconnue, mais une autre espèce, le *C. tuberculé*, nidifie aux environs. Fabre remarque que cette guêpe ne chasse pas les Buprestes, mais les représentants d'une autre famille de Coléoptères : c'est un gros charançon, le *Cléone ophtalmique*, qu'elle offre en pâture à ses larves. Il a tôt fait de constater aussi que les coléoptères trouvés dans le terrier du *Cercéris* *sont vivants* : vie ralentie sans doute, mais indubitable, comme le prouvent certaines fonctions naturelles, que je ne désigne pas plus clairement, et qui continuent à s'exercer. Si, de plus, on excite par le courant galvanique ces soi-disant cadavres, on les voit revenir à la vie. Rien d'extraordinaire par suite à cette longue conservation qui avait tant intrigué Léon Dufour : les insectes sont simplement paralysés. Dès lors, inutile d'invoquer des propriétés antiseptiques du venin de la guêpe. Comme il y a paralysie, l'idée lui vient de suite que le dard de la guêpe doit atteindre le système nerveux de la victime : restait à le prouver, ce qui était bien moins facile qu'on ne le peut supposer. Cela demandait, entre autres choses, une forte dose de patience, mais de cela, Fabre avait à revendre...

Pour obtenir du *Cercéris* la démonstration de sa tactique, il imagine, après plusieurs insuccès, de lui subtiliser sa victime lorsque la guêpe regagne son terrier avec une proie entre les pattes. Il lui donne alors en échange un insecte « neuf ». Cette façon de procéder réussit parfaitement, et Fabre assista ainsi autant de fois qu'il le voulût au drame rapide qui transforme un insecte plein de vie en une masse inerte. Il vit le *Cercéris* piquer sa victime à la jointure du thorax et du prothorax puis l'entraîner au fond de son terrier. Un œuf est pondu sur le Charançon paralysé et, quelques jours plus tard, il en sort une larve, qui commence à dévorer vivante

sa proie : la nature est coutumière de telles horreurs...

Ultérieurement, la larve se transformera en nymphe puis en insecte parfait. Ce dernier sortira du terrier natal au printemps.

Le problème était résolu et l'explication de la fraîcheur des vivres donnée ; en outre cette simple observation ouvrait sur les problèmes de l'instinct des insectes un jour inattendu...

En somme, nous explique Fabre, le problème posé au Cercéris est le suivant : « fournir à sa larve une proie fraîche, donc vivante, mais incapable de nuire, donc inerte. » Pour cela, continue-t-il, supposons un Congrès d'anatomistes et de physiologistes, réunis pour examiner la question. Après minutieuse enquête et longues discussions, il répondra à peu près ainsi : il faut paralyser la victime, ce qui abolira tout mouvement dangereux, tout en conservant la vie. Et il avouera que seul un spécialiste de l'anatomie du système nerveux des insectes pourra dire là où il faut frapper.

Chez tous les insectes adultes, les ganglions thoraciques, qui président aux mouvements des pattes et des ailes, sont au nombre de trois. C'est eux qu'il faut atteindre. Or, les victimes du Cercéris, comme tous les Coléoptères, possèdent une dure cuirasse de chitine, invulnérable à l'aiguillon de la guêpe. Seules sont accessibles les articulations autour desquelles jouent les pièces de cette véritable armure, notamment entre la 1^{re} et la 2^e paire de pattes. Or, c'est précisément *là et pas ailleurs*, que *par une science innée* frappe le Cercéris. Si maintenant, ajoute Fabre, nous examinons le système nerveux des Coléoptères, nous remarquons que chez la plupart d'entre eux, les ganglions en question sont assez éloignés les uns des autres. Parmi les 90 familles de Coléoptères qui groupent les quelques quatre mille espèces de la Faune française, seules *cinq* d'entre elles présentent des ganglions nerveux thoraciques rapprochés, parfois soudés, en une masse unique. Parmi ces cinq familles, trois d'entre elles sont inabordables à la guêpe de par leur genre de vie : les Scolytides très petits vivent dans

l'épaisseur des bois ; les Histérides et les Scarabéides dans la bouse. *Deux familles* seulement sont floricoles comme la guêpe chasseresse ; or ces deux familles sont précisément celles des Buprestides et des Charançons.

« Quelle lueur inattendue au milieu des obscurités primitives du problème, s'écrie Fabre ! Parmi le nombre immense de Coléoptères sur lesquels sembleraient pouvoir se porter les déprédations des Cercéris, deux groupes seulement, les Charançons et les Buprestes, remplissent les conditions indispensables. Ils vivent loin de l'infection et de l'ordure, objets peut-être de répugnances invincibles pour le délicat chasseur ; ils ont dans leurs nombreux représentants les tailles les plus variées, proportionnées à la taille des ravisseurs, qui peuvent ainsi choisir à leur convenance ; ils sont beaucoup plus que tous les autres vulnérables au seul point où l'aiguillon de l'hyménoptère puisse pénétrer avec succès, car, en ce point se pressent, tous aisément accessibles au dard, les centres moteurs des pattes et des ailes. »... Et ce sont *précisément* des Buprestes et des Charançons que nous voyons chasser, à l'exclusion absolue de tout autre gibier par les huit espèces de Cercéris dont l'approvisionnement en Coléoptères est constaté. Une certaine ressemblance intérieure, c'est-à-dire la centralisation de l'appareil nerveux, telle serait donc la cause qui, dans les repaires des divers Cercéris, fait entasser des victimes ne se ressemblant en rien pour le dehors.

Il y a dans ce choix, comme n'en ferait pas de plus judicieux un savoir transcendant, un tel concours de difficultés supérieurement bien résolues, que l'on se demande si l'on n'est pas dupe de quelque illusion involontaire, si des idées théoriques préconçues ne sont pas venues obscurcir la réalité des faits, enfin si la plume n'a pas décrit des merveilles imaginaires (1).

(1) FABRE, *Souvenirs entomologiques*, I, p. 86 (éd. définitive).

Fabre constate qu'en outre l'expérimentation répond dans le même sens : dans les cinq familles en question, une goutte d'ammoniaque instillée selon la technique du Cercéris provoque une paralysie foudroyante ; dans les autres familles la même opération ne provoque qu'une paralysie légère et transitoire.

Ces insectes, s'écrie Fabre agissent donc *comme s'ils connaissent à fond l'anatomie de leur victime*, et, ajoute-t-il : « c'est effrayant de science ».

Sans l'avoir appris, dès leur premier essai, ces insectes sont passés maîtres dans l'art délicat de la chirurgie nerveuse, d'emblée ils paralysent parfaitement leurs victimes. Par quoi sont-ils mus ? Par une tendance « innée » qu'ils possèdent dès leur naissance, sans l'avoir apprise, qu'ils exécutent « machinalement, d'emblée et sans essai, à la perfection ». C'est précisément ce que les philosophes appellent *instinct*, et dont le Cercéris nous donne un si merveilleux exemple. De tels exemples, les *Souvenirs entomologiques* sont pleins, narrés avec la même verve, le même bonheur dans l'expression.

(à suivre.)

D^r LOTTE.

FANTASMAGORIE.

Une vaste cour au centre de laquelle se trouve un carré d'ablutions surmonté d'un dôme. Les arcades qui l'entourent sont un modèle de grâce et d'harmonie. Les proportions, la perspective et la symétrie rappellent la perfection d'une fugue de Bach. Une sérénité un peu mélancolique émane des liwans déserts. On est à l'abri du monde extérieur, loin de la fébrile agitation de la foule. Il est même possible d'oublier la haine qui divise les hommes, la bêtise qui anéantit le monde. Devant la beauté délicate des arabesques, si favorables à l'exaltation mystique, la raison se perd dans les recoins de la pensée la plus abstraite. Le monde matériel s'évanouit tandis que l'esprit retrouve sa force et sa liberté. Il semble alors que la religion de l'Islam est quelque chose de plus qu'un ensemble aride de principes moraux et de règles d'hygiène. N'est-elle pas plutôt une attitude devant la vie ?

Mais ce temple de solitude et de paix, dont le silence est du baume sur les blessures qu'inflige le vingtième siècle, était destiné à autre chose qu'à l'apaisement des tourments de ceux qui fuient un univers hostile. C'était un merveilleux cadre pour un tableau qui n'est plus. On imagine l'époque de sa splendeur. C'était en premier lieu une mosquée militaire et, aux heures de la prière, on y admirait la garde du souverain toute vêtue de noir et d'une cotte de mailles, coiffée d'un casque d'acier (enturbanné également de noir), dont les reflets contrastaient

de façon saisissante avec la peau d'ébène. Les grands officiers turcomans, mésopotamiens et circassiens promenaient leur orgueil dans de belles robes de brocart serrées à la taille et ornées de baudriers étincelants d'or et de pierreries. Au dehors, dans les petites boutiques voisines, bâties dans le mur d'enceinte de la mosquée, on rencontrait des étrangers venus des quatre coins de l'orient admirer les jardins, les palais, les bains d'El-Kataï dont la cour rivalisait en faste et en magnificence avec celle de Samarra qu'elle prétendait même dépasser.

Sans doute les pauvres et les malheureux avaient également leur place dans cette ville opulente. Mais ceux-ci contribuent peu à l'histoire car ils ne comptent pour rien dans la mémoire des hommes.

Du haut du minaret la vue d'innombrables dômes et minarets évoque encore des souvenirs du temps disparu. A l'horizon la chaîne du Mokattam reflète les teintes du soleil couchant et, tout autour de la ville le désert s'étend jusqu'à la rencontre du ciel. Et peu à peu, libérée du poids de ma personnalité, absorbée par l'espace, tandis que le passé, le présent et l'avenir ne faisaient qu'un seul temps, je voyais un cortège étrange avancer à travers les vieilles ruelles tortueuses, s'acheminant vers le désert tout proche. J'assistais à ma propre disparition. Car ce cortège était formé de tout ce qui avait été ma vie, les folies et les espoirs de jeunesse suivies par les désillusions de l'âge mûr et les regrets des dernières années. Les joies et les chagrins se donnaient la main. Parmi la foule d'ambitions et de déceptions, je reconnaissais un nombre incalculable de souvenirs aux contours effacés, d'aspirations aux formes imprécises. Et, à ces ombres bizarres, cocasses, obscures, se mêlaient les rires et les larmes d'une vie déjà oubliée. Ils prenaient tous le même chemin, et à mesure qu'ils atteignaient les abords du désert ils étaient engloutis par le sable. Un à un ils disparaissaient, et bientôt plus de traces de cette interminable procession. Ce qui m'étonnait par-dessus tout était le manque d'intérêt

qu'un pareil spectacle éveillait aux yeux des passants. Nul ne s'arrêta sur son chemin. Quelques regards distraits de ceux qui se trouvaient tout près. Le rythme de la vie ne fut pas interrompu. Mais à présent, il ne restait que le dernier des fantômes. Il n'avait ni forme ni couleur mais il se laissait deviner par une clarté surnaturelle. Qui était-ce ? Peut-être la flamme invisible qui avait animé tous ceux qui l'avaient précédé. J'allais sans doute aussi être témoin de sa disparition. J'attendais avec angoisse. Mais un instant trop tôt les rayons du soleil couchant s'interposèrent devant mes yeux, m'aveuglant momentanément. Puis l'espace et le temps me saisirent dans leur étreinte implacable. Je ne vis devant moi que des terrasses plates et grises, des ruelles obscures d'un quartier triste et délabré où vivait un peuple résigné à la misère et au seul espoir de satisfaire sa faim dans un monde meilleur. Et tout près, le désert éternel qui se moquait d'eux et de moi et de l'ultime destin des hommes.

Lilian GOAR.

NAVIRE - HÔPITAL.

(A travers la traduction anglaise du texte en Afrikaans.)

*Jour après jour
une mer épaisse et visqueuse :
une simple couche
de mélasse d'un bleu grisâtre
se déployant
en un unique sillon
lentement, se boursoufflant
devant la proue
du S. S. Amra.*

*Jour après jour
un ciel de cendre
— ô l'incandescence enclume
sur laquelle blanc
le soleil rotatoire
fracasse à deux mains son marteau !*

*Jour après jour
contre l'horizon vague,*

*sur les franges en haillons de la terre,
 les sombres bords émoussés du monde,
 à peine plus hauts que la surface grise de la mer,
 l'encore plus gris
 également stérile également abandonné désert ;
 parfois se soulevant
 par-dessus ses niveaux tout à fait aplanis
 en une chaîne de montagnes
 avec toutes ses falaises, tous ses caps, toutes ses crêtes,
 rigide et décharné et nu,
 et dont les pics aux sommets aiguisés
 tandis qu'ils glissent devant les yeux
 râpent les bords de l'horizon,
 mordent comme les dents de la scie
 profondément dans les firmaments durs,
 dévorant le ciel.*

*Jour après jour
 cette brûlante chaleur tropicale
 qui dégoutte des aisselles,
 ruisselle sur les fronts blêmes
 des malades et des blessés,
 amortissant l'éclat
 sur les instruments d'argent et de nickel du chirurgien,
 lustre les panneaux chatooyants, les objets de cuivre et de bronze
 et recouvre toutes les barres luisantes, balustrades, boutons de
 d'une légère pellicule grise, [porte, poignées
 transpirant elle-même en lourds suintements
 contre les parois blanches
 de chaque cabine, de chaque salle
 jusqu'ici sur le pont le plus haut.*

Jour après jour
la mer,
le ciel,
la terre
aride
et morte
et la lourdeur étouffante
l'humide suffocation de la chaleur.

Et maintenant
tout doux,
presque imperceptiblement
— comme un ralentissement qui pénétrerait les sens —
la pluie,
la pluie,
la clapotante pluie
s'en vient par delà la limite marine,
le cercle parfait du ciel, les frontières dentelées de la terre,
la pluie
murmurant et de près et de loin
sur les eaux.

La grise pluie
duvetant la mer,
et son pinceau met du vert là où il y avait du brin,
la mouchetant de lunules blanches.

La pluie
— doucement, si tendrement —
qui caresse la mer
avec de douces mains, avec de douces lèvres.

*Et sa voix est plus douce
que l'effleurement lisse
de ses doigts frais, mais frais !*

*La pluie
calme comme un vieux bonhomme
qui avec des gestes posés,
un tranquille maintien
s'en vient flânant,
perdu dans ses pensées,
à travers champs ;
et qui courbé sur son bâton
s'extasie là où les fleurs
témoignent de leur blancheur parmi les herbes.*

*Maintenant chuchote la pluie.
La mer, comme une qui siffle, avec elle chuchote.
La pluie
a mille et mille bouches.
La mer
a mille et mille bouches.
Les coquillages de la pluie murmurent
et les coquillages de la mer répondent
bouche à bouche,
lèvres frôlant les lèvres
— la pluie avec ses lèvres de corail ciselé
et avec ses lèvres de nacre, la mer —
dans cette étreinte verte,
dans cet enlacement froid
de la pluie avec la mer
et de la mer avec la pluie.*

*Des bouches innombrables murmurent
 et des bouches innombrables répondent.
 Et leur voix jointe,
 paisible, atténuée,
 dans ce lumineux
 cet argentin silence,
 leur dialogue
 — à voix basse mais fervent —
 cette fraîcheur d'émeraude*

*tandis que le S. S. Amra
 mince et svelte et neigeux
 accompagné de son bruit seul
 un doux bouillonnement d'écume autour de sa quille,
 son déplacement seul
 un léger frisson qui lui traverse tout le corps,
 silencieux comme une ombre glisse
 au travers de la pluie
 qui chantonne sur les eaux.*

*
 * *

*Tout à coup
 là dans la salle
 sur le pont supérieur
 nous sentons la pluie,
 nous la touchons, l'écoutons, l'aspirons,
 nous la voyons, la pluie!
 Quelques blessés
 se dressent debout sur leur lit
 la bouche entr'ouverte
 — et la joie*

*comme une eau torrentueuse
longtemps endiguée
rompt ses entraves,
brise notre apathie,
nous élève au-dessus de nous-mêmes,
nous emporte sur ses crêtes bondissantes
et puis s'en va
tourbillonnant au loin . . .*

*Cependant du sein riche de cette terre féconde
les grandes fleurs blanches s'épanouissent
d'une joie différente,
un plus calme bonheur,
plus profond, plus serein.*

*Ô calme,
ô fraîcheur,
ô paix !
Ô solide et forte
inébranlable confiance
— large autant que le ciel,
comme la mer, profonde —
en l'homme,
et jusque dans son avenir ;
et dans la puissance créatrice
— calme et profonde, éternelle —
d'unité, de fraternité
dans la guerre d'aujourd'hui,
la paix de demain.*

*Ô foi solide,
ferme confiance,
croyance invincible!
Ô soudain
— comme un funal,
un jaillissement de lumière
à travers le dédale, la ténèbre,
les épouvantails de l'obscurité —
cette espérance qui brille,
cette connaissance,
cette certitude
pour l'homme,
sa félicité,
sa joie*

*cependant que la pluie
murmure sur la mer
et que la mer
murmure sous la pluie.*

Uys KRIEGE.

Golfe d'Adeu, 17 mai 1941.

RÉVOLUTION DANS LA DÉFAITE.

LA CRISE DES TRENTE.

AGONIE SOUS LE JOUG ET RETOUR À LA LIBERTÉ.

(SUITE)

THRASYBULE.

Critias était le maître : il pouvait avec ses amis « exercer la tyrannie sans crainte », et il l'exerça cruellement. Une proclamation interdit aux Athéniens qui se trouvaient en Attique, de rentrer dans la ville s'ils ne figuraient pas dans la liste des Trois Mille. Les Trente « en faisaient saisir beaucoup sur leurs domaines pour s'emparer de leurs propriétés et les partager avec leurs amis. On se réfugia au Pirée, où, les Dix régnant, il y eut encore beaucoup d'arrestations, ce qui remplit Mégare et Thèbes de fugitifs ». Ces fugitifs, Sparte impitoyable, si l'on en croit Diodore, donna l'ordre à tous ses alliés de les arrêter et de les livrer aux Trente, sous peine d'une amende de cinq talents. Or il y avait parmi ces malheureux beaucoup d'amis de Thérémène, car on avait rayé de la liste des Trois Mille tous les amis de Thérémène. D'autre part Critias écartait tous ceux qui pouvaient devenir ses rivaux. C'est ainsi qu'il lança un décret contre Alcibiade obligé de quitter ses domaines de

Chersonnèse, où il n'était plus en sûreté, pour se réfugier auprès de Pharnabaze, satrape de Dascyion, qui, allié de Sparte, l'avait été autrefois d'Alcibiade, quand celui-ci menait la guerre contre sa patrie. On sait mal comment, réclamé par Cyrus le jeune et par Lysandre, il mourut, en Phrygie, dans un guet-apens, les armes à la main (automne 404) (1).

« En ce moment, Thrasybule parti de Thèbes avec soixante-dix hommes environ s'empara de la place forte de Phylé (2). » C'est l'acte hardi de cette poignée d'hommes courageux qui devait porter le premier coup fatal aux Trente. Sans doute Critias put croire qu'il viendrait facilement à bout de cette équipée. Soixante-dix hommes contre les hoplites et les cavaliers athéniens et les sept cents garnisaires de Callibios ! Cependant Thrasybule avait un prestige dans Athènes, et quand au début de la révolution il avait jugé prudent de quitter la ville, on avait cru nécessaire, malgré les efforts de Théramène, de prendre un décret d'exil contre lui. Cet Athénien de Steiria devait être âgé d'environ 38 ans, il avait déjà joué un rôle important dans sa patrie. Sa famille était riche, puisqu'il était triérarque à Samos en 411. Démocrate vaincu, il fut, avec son collègue Thrasyillos, le chef de la réaction contre le mouvement oligarchique et c'est lui qui avait fait appeler Alcibiade à Samos. Depuis on le voit plusieurs fois stratège. Comme stratège ou triérarque, il prit part aux campagnes d'Ionie et de l'Hellespont marquées par les victoires de Cynossema, d'Abydos et de Cyzique (411-410). Après la restauration de la démocratie on lui confia plusieurs commandements : en 407 il ramène Thasos, Abdère, presque

(1) DIODORE, XIV, 11; PLUTARQUE, *Alcibiade*, 38-39.

(2) Les auteurs varient sur le nombre des premiers compagnons de Thrasybule: 30 dans Cornelius Nepos; 60 dans Pausanias; 800 pour le Scoliaite d'Aristophane; Eschine dit 100. Croyons-en Xénophon contemporain des événements.

toute la Thrace à l'alliance athénienne. Il exerçait la « stratégie » en Ionie au temps où Alcibiade rentrait dans la ville (407). Triérarque aux Arginuses, il partage la responsabilité de Théràmène, chargé comme lui de porter secours aux naufragés : mais il semble avoir gardé au cours du procès une attitude plus discrète et plus digne. Peut-être était-il moins âprement attaqué. Depuis fut-il tenu à l'écart ? Il ne paraît pas qu'il ait pris part aux derniers combats.

Avec ce prestige, il faut mettre aussi dans la balance la force de la forteresse de Phylé et les sympathies thébaines. Phylé, à trente stades d'Athènes, commande l'une des routes d'Attique en Béotie, celle qui, presque au sortir des monts, passe par le grand dème d'Acharnes. Venant de Thèbes, Thrasybule et ses compagnons se saisissent du point admirablement fortifié de la frontière, d'où l'on pouvait, coupant par la plaine, marcher soit vers Athènes, soit vers le Pirée.

Thèbes avait été l'ardente et fidèle alliée de Sparte contre Athènes. Mais dans la paix Sparte avait rarement le don de satisfaire ses alliés. Or avec une Attique soumise, la puissance spartiate était portée aux frontières mêmes de la Béotie. C'était une menace, et Thèbes, qui avait été si acharnée à demander quelques mois auparavant la destruction de son ennemi, répondait maintenant au décret de Sparte sur les réfugiés, en prévoyant une amende pour tout Thébain qui, voyant un réfugié saisi, ne lui porterait pas secours. Cependant la Thèbes officielle ménageait son alliance avec Sparte. C'est le parti de l'opposition, qui avait aidé Thrasybule. Mais déjà Lysandre commençait à inspirer des antipathies, et peut-être plus encore Critias, qui assurait son pouvoir sur sa servilité à l'égard de Sparte. En vain celui-ci mobilise les Trois Mille contre Phylé ; certes ! il pouvait compter sur leur zèle à combattre un parti dont le triomphe eût ruiné leur privilège et rétabli un régime détesté. Quelques jeunes gens attaquent la forteresse, mais ils sont tenus en échec par les défenseurs, et quand les Trois Mille

veulent tenter de l'investir, ils sont arrêtés par une tempête de neige, car on était au début de l'hiver. En quelques jours le nombre des patriotes de Phylé a décuplé. Critias n'hésite pas à demander l'aide de Callibios, et il prend avec lui deux tribus de cavaliers athéniens. La troupe s'avance jusqu'à Acharnes, où elle campe pour la nuit. Mais dans une sortie audacieuse, « alors qu'au matin, dans le camp, on commence à se lever pour aller sans armes à la corvée et que les valets d'écurie font du bruit en étrillant les chevaux, Thrasybule attaque au pas de charge, met tout le monde en déroute, pousse sa poursuite en avant sur six ou sept stades, tue 150 hoplites et, parmi les cavaliers, Nicostratos dit le Beau avec deux autres, qui furent surpris encore au lit ».

Grave défaite pour les Trente ! Déjà ils ne se sentent plus en sécurité à Athènes. Il leur faut des places de refuge, Salamine et Éleusis. Mais auparavant, il est nécessaire de vider ces deux villes des ennemis de l'oligarchie. Tous les adultes mâles d'Éleusis, un groupe de Salamiens, attirés dans un guet-apens sont capturés et amenés à Athènes. Les Trente auraient pu les faire périr sans jugement ; mais ils voulaient que la responsabilité de ce crime fut partagée par les Trois Mille et c'est par eux qu'ils les font juger. Trois cents personnes sont livrées aux Onze. Les Trente avaient déjà montré qu'ils s'entendaient fort bien à « décimer » l'opposition ; mais cette fois ce fut dans presque toute la Grèce un sursaut d'horreur et même une partie des Trois Mille abandonna Critias. C'est alors que les jeunes Xénophon et Platon quittèrent Athènes. Beaucoup devaient céder au même sentiment. D'autres, même parmi ceux qui restaient à Athènes, devaient être mécontents des Trente, qui les avaient compromis. D'après Éphore, ceux-ci auraient déjà cherché à séduire Thrasybule en lui promettant, s'il licenciait sa troupe de bannis, de lui donner une part dans le gouvernement de la ville. Mais Xénophon ne sait rien de cette tentative de corruption.

Si Critias prit cette initiative, c'est qu'il se faisait des illusions (1) ; mais l'habile Critias commit une faute bien plus grave : il chassa au Pirée tous ceux qui n'étaient pas sur la liste des Trois Mille. Or le Pirée, à demi démantelé, était l'objectif naturel de Thrasybule. Sa troupe s'élève maintenant à trois mille hommes : une marche rapide, quelques jours après la bataille d'Acharnes, les amène au port, et ils se rendent maîtres de la colline de Mounychie qui domine la ville et les bassins. Les Trente viennent immédiatement les attaquer « avec les Lacédémoniens, les cavaliers, et les hoplites » (février 403). A cause de leur petit nombre et de la longueur du mur d'enceinte, les gens de Thrasybule se concentrent à Mounychie. Les oligarques pénètrent jusqu'à l'agora d'Hippodamos, qui devait n'être pas très loin de la « marine », dans la partie de la ville construite en damier. La colline de Mounychie la domine d'environ cinquante mètres. C'est sur la route qui montait à l'Artémision et au Bendideion que se livra la bataille. Thrasybule avait l'avantage des lieux et la possibilité de frapper de loin dans la masse des assaillants obligés d'aborder la position en colonnes profondes. Ainsi l'explique le chef démocrate dans les exhortations qu'il adresse à ses compagnons, et qui se terminent par cet appel pathétique et familier :

« Allons les gars ! il faut vous conduire de façon que chacun de vous se sente le principal artisan de la victoire. C'est elle qui va, si le ciel le veut, nous rendre aujourd'hui notre patrie, nos demeures, notre liberté, nos honneurs et, à ceux qui en ont, leurs enfants et leurs femmes. Bienheureux ceux d'entre nous qui vainqueurs verront le plus beau des jours. Heureux aussi, s'il y en a, ceux qui tomberont ! personne, si riche qu'il soit, n'aura un monument aussi beau. Maintenant quand le

(1) Si ces négociations rapportées par le seul Diodore (Éphore) ont eu lieu, il vaudrait peut-être mieux les mettre, comme le veut Cloché, entre la prise d'Acharnes et l'affaire d'Éléusis.

moment sera venu, j'entonnerai le péan ; et lorsque nous en serons à invoquer Enyalios, alors d'un seul cœur nous ferons payer les outrages, que nous avons reçus, à ces gens-là ! »

En bon Hellène, Thrasybule manifestait ainsi le désir de retrouver sa patrie et ne dissimulait pas ses rancunes. « À ces mots, ajoute Xénophon, il se retourne vers l'ennemi et ne bouge plus, car le devin venait de recommander à sa troupe de ne pas attaquer avant que l'un d'eux ne tombât mort ou blessé, « mais alors nous marcherons à votre tête, dit-il, et ce « sera la victoire pour vous qui me suivez, mais pour moi, à ce « que je vois, la mort. » Il disait vrai : dès qu'ils reprurent les armes, lui, comme mû par je ne sais quelle fatalité, bondit en tête et fondit sur l'ennemi qui l'abat — son tombeau se trouve à l'endroit où la route traverse le Céphise. » Après la victoire « Cléocritos, le héraut des mystes, qui avait une très belle voix », essaie, dans un discours véhément, de réconcilier les partis.

Charmide, qui était l'âme des Dix du Pirée, et parmi les Trente, Hippomachos et Critias lui-même, restèrent sur le champ de bataille. Le lendemain, à la séance du Conseil, les vingt-huit autres « se faisaient naturellement tout petits » et manifestement l'on s'écartait d'eux. Les Trois Mille étaient divisés. Les uns voulaient continuer la lutte : il ne fallait pas s'abaisser à céder à ceux du Pirée. Les autres disaient que « tous ces maux étaient inutiles, qu'il ne fallait pas obéir aux Trente ni leur laisser ruiner la Cité. On finit par voter que les Trente seraient révoqués et qu'on élirait d'autres magistrats ; on en élit dix, un par tribu ».

Ce n'était certes pas le triomphe de la démocratie ! Les Dix étaient des oligarques, peut-être en général plus modérés que la plupart des Trente, mais des oligarques tout de même. L'un d'entre eux, Phidon, était un ami d'Ératosthène. Le plus sage paraît avoir été Rhinon. Quant aux Trente, ils s'étaient retirés à Éleusis d'où ils pouvaient devenir très

menaçants. Plusieurs des Trois Mille les avaient suivis. D'autres, il est vrai, des démocrates modérés ou d'anciens théraméniens avaient rejoint Thrasybule. C'étaient des hommes qui, dans la restauration démocratique, devaient rendre de grands services à leur patrie : Anytos, Archinos, Phormisios, Thrasybule de Collytos. La plupart pourtant étaient restés dans la ville et beaucoup formaient une opposition silencieuse. La lutte se poursuivait avec les gens du Pirée dont la troupe grossissait de jour en jour par l'afflux de nouveaux citoyens, de métèques et d'esclaves ; aux uns on promettait l'isotélie, aux autres le droit de cité. Ils n'étaient pas tous bien armés, car Xénophon nous les montre se fabriquant des boucliers les uns en bois, les autres en brin d'osier, qu'ils teignaient de blanc ; mais leur ardeur était grande.

Dans la ville régnait une certaine confusion. Les Dix avaient peut-être été un moment en conflit avec les Trente d'Éleusis ; mais cette hostilité ne dura guère, car les Dix voulaient surtout continuer la guerre contre les gens du Pirée. Si l'on en croit Aristote, ils auraient trouvé une assez forte opposition dans la majorité des Trois Mille, qu'ils auraient terrorisés par la mise à mort de Démarètos. Ils auraient eu naturellement l'appui de Callibios et de quelques cavaliers athéniens. Paul Cloché me semble avoir soumis ce témoignage d'Aristote, influencé peut-être par une source émanant d'un de ces Trois Mille, qui aurait voulu concentrer les responsabilités de la guerre sur une minorité, à une critique pénétrante qui nous invite à accorder plus de créance à Xénophon. Celui-ci dans un tableau pittoresque mais d'un dessin peut-être un peu flou, et qui est bien dans sa manière, ne nous donne pas l'impression d'une division si profonde. Mais on ne croira pourtant pas que toute opposition fut étouffée. Les Trois Mille dans l'ensemble n'étaient certainement pas très belliqueux ; mais les cavaliers se montraient plus enclins à résister et même

à passer à l'attaque : « les cavaliers allaient jusqu'à veiller les nuits dans l'Odéon, avec leurs chevaux et leurs boucliers et, dans leur méfiance, ils faisaient des rondes, à partir du coucher de soleil, avec leur bouclier, tout le long des fortifications, et dès le petit jour avec leurs chevaux, craignant sans cesse l'attaque des gens du Pirée. » Puis ils s'enhardirent jusqu'à entreprendre des sorties, tandis que « des gens de la ville, personne ne sortait en armes ». « C'est ainsi qu'ils firent prisonniers des maraudeurs du parti du Pirée, et qu'ils maltrahèrent son infanterie. Ils tombèrent une fois sur des hommes du dême d'Aixoné, qui allaient à leurs champs pour prendre des vivres : ces gens-là furent égorgés sur l'ordre de l'hipparque Lysimaque (un agent des Trente et des Dix) malgré leurs supplications ; et beaucoup de cavaliers le trouvèrent mauvais. Par représailles, ceux du Pirée prirent dans la campagne quelques cavaliers et parmi eux Callistratos de la tribu Léontis qu'ils tuèrent. C'est que maintenant ils avaient grande confiance en eux-mêmes, si bien qu'ils essayèrent une attaque contre les murailles de la ville. »

La guerre tournait décidément à l'avantage de Thrasybule. C'est alors, si l'on en croit Aristote, que les Dix auraient été remplacés par une nouvelle commission composée d'hommes plus modérés parmi lesquels aurait encore figuré le sage Rhinon. Xénophon ne dit rien de cet événement et il est contesté par plusieurs critiques ; M. Paul Cloché notamment ; d'autres, on le verra, le placent un peu plus bas dans le temps. En tout cas les deux partis oligarchiques, chacun de leur côté et peut-être sans s'être entendus, envoient des députés à Sparte pour demander du secours. Ceux d'Éleusis n'avaient aucun intérêt à voir tomber Athènes entre les mains de Thrasybule. Les Dix (les seconds ou les premiers) ne voulaient pas céder aux gens du Pirée. Xénophon, qui ne parle pas ici des Dix, attribue la décision aux « gens de la liste ». D'après la peinture qu'il nous a donnée lui-même de l'état des esprits,

on croira difficilement qu'ils fussent unanimes dans cette politique. C'est Phidon qui obtint, grâce à Lysandre, l'octroi d'un emprunt de cent talents pour lever des mercenaires. Lysandre, en qualité d'harmoste, reçut le commandement du corps d'armée qu'il concentra à Éleusis. Son frère Libys, à la tête de la flotte vint bloquer le Pirée. Thrasybule était perdu.

PAUSANIAS.

Du moins eût-il été infailliblement perdu, si Sparte avait été la ville de légende que beaucoup imaginent encore aujourd'hui. Mais sous l'apparente unanimité que lui imposait sa discipline traditionnelle, elle n'ignorait pas les dissensions politiques. La gloire de Lysandre qui avait donné à Sparte l'hégémonie « sur la terre et sur la mer » avait inspiré au vainqueur d'Athènes sinon l'ambition de s'élever au-dessus des lois, du moins l'idée de les changer à son profit. Lysandre n'avait peut-être pas tort de penser que la lourde machine des institutions spartiates s'accordait mal avec une politique de domination sur la Grèce, et peut-être a-t-il même pressenti que toute entreprise de domination était contraire à l'esprit même du régime de l'État-Cité. Dans une étude précédente nous avons essayé de montrer comment Athènes avait échoué dans son dessein de fonder solidement un Empire, et pourtant s'il y avait une ville en Grèce digne de grouper le monde hellénique sous son pouvoir, c'était bien la terrible, mais si séduisante Athènes. Elle a manqué son entreprise à cause d'un égoïsme, qui ne lui était pas particulier, mais qui était ordinaire à toute cité grecque, et cela au seul moment où il eût été peut-être possible, par une politique sage, libérale et hardie de transformer lentement la confédération née pour la défensive en un vaste État hellénique, dont le centre eût été l'Acropole d'Athéna Promachos, l'idéal l'obéissance aux lois

humanisées par le génie attique et le maintien des positions de l'Hellénisme en face de la Barbarie. Elle l'a manquée aussi pour avoir cédé aux entraînements de la démagogie impérialiste. Elle a préféré chercher une ennemie dans Sparte, son ancienne alliée, et oublier la guerre Médique, seule entreprise propre à unir les Hellènes dans une pensée nationale. Elle ne doit certes pas porter seule la responsabilité de cet échec de l'Hellénisme. C'est bien pourtant le traité dit de Callias qui marque l'époque où la Grèce commence à consacrer son irrémédiable morcellement. Les petits États grecs en arriveront à se haïr tellement entre eux qu'ils feront du Barbare l'arbitre de leurs querelles. Sparte semble à certains historiens plus capable qu'Athènes de maintenir par la force un Empire comme celui que Lysandre venait de lui donner, et qu'il avait organisé pour elle. Mais il eût fallu pour le diriger d'autres institutions que ces éphores jaloux, ces deux rois rivaux, ce Sénat sans pouvoir ou tout au moins sans initiative, ce peuple restreint d'égaux sans voix, cette population d'opprimés incapables de s'intéresser à un Empire. Comment nous étonner si des traditions incertaines dans leurs détails et sans doute, comme nous dirions aujourd'hui, fortement romancées, nous parlent des projets de Lysandre ? Elles nous représentent cet Héraclide sans fortune, mais ambitieux pour lui comme pour sa patrie, concevant la pensée d'user du prestige de sa victoire pour préparer l'opinion à une réforme qui aurait placé à la tête de l'Empire spartiate une sorte d'empereur, c'est-à-dire au lieu des deux rois héréditaires pris dans les familles des Agides et des Eurypontides, auxquelles Lysandre n'appartenait pas, un seul roi élu dans l'ensemble des descendants d'Héraklès. Nous ne sommes pas obligés de croire aveuglément aux intrigues delphiques rapportées par Plutarque, à l'histoire de Silénos, prétendu fils d'Apollon ; nous ne sommes pas obligés de prendre à la lettre le récit des démarches corruptrices auprès des prêtres de l'oasis d'Amon et des prêtresses

de Dodone, telles que Diodore et Plutarque, d'après Éphore, nous les ont narrées (1). Mais il doit bien y avoir quelque réalité dans cette conception de royauté élective prêtée à Lysandre, celui-ci restant assuré que sa gloire lui donnerait toutes les voix. Il est vrai que la tradition place cette « conspiration » plusieurs années après le temps dont nous racontons l'histoire, à l'époque où allait se poser la question de la succession d'Agis, trop tard peut-être après les grands succès de Lysandre pour qu'elle eût des chances de réussir ; mais de pareils projets ont dû être précédés de prodromes dans l'esprit de Lysandre et de ses amis et quelque chose a été connu de ces tendances bien inquiétantes pour ceux que l'intérêt aussi bien que l'esprit conservateur si naturel aux Spartiates tenaient attachés aux traditions des ancêtres, c'est-à-dire les éphores et les deux rois (2). A leurs yeux le régime des hétéries à Athènes, tout à la dévotion de celui qui l'avait établi risquait de lui donner une trop grande puissance personnelle ; ne valait-il pas mieux mettre fin aux troubles, tenter de réconcilier les partis, laisser se rétablir une démocratie modérée dans une Athènes désarmée, et qui, par la loi des traités, était l'alliée soumise de Sparte ? Sparte, a-t-on dit aussi, pouvait craindre l'intervention de Thèbes, son alliée mécontente, au secours de la démocratie athénienne. Avouons n'être pas très sensible à une considération de ce genre. Thèbes pouvait voir

(1) DIODORE, XIV, 13,3 ; PLUTARQUE, *Lysandre*, 24-26.

(2) Il ne faut pas oublier qu'à Sparte, comme ailleurs, les entreprises des partis étaient préparées et appuyées par une littérature de propagande politique. Elle n'avait pas tout à fait la même forme qu'à Athènes. Elle était peut-être particulièrement développée au temps de Lysandre, témoins ces *brocards* donnant des règles constitutionnelles, et que l'on appelle *rhetrai*, et dont nous possédons quelques-uns. Ils ont été recueillis sinon rédigés, au début du IV^e siècle — témoins ces oracles politiques tendancieux, dont trois sur quatre sont du même temps, témoin le discours, écrit plus tard par le roi Pausanias, lui-même, dans son exil contre Lysandre. Celui-ci, si l'on en croit Plutarque, fera composer un discours pour soutenir ses projets, par Cléon d'Halicarnasse.

sans plaisir le triomphe des oligarques athéniens et de Lysandre ; mais aurait-elle osé, en ce moment, entreprendre une guerre contre Sparte ? L'alliance de Thèbes et d'Athènes était certainement à craindre. Mais c'était la préparer pour l'avenir que de restaurer dans Athènes même une ombre d'indépendance démocratique. On nous parle de la possibilité de garanties. En fait on verra que Sparte ne put en exiger aucune, sauf un traité qui imposait à Athènes, l'alliance avec elle, un de ces traités que les vaincus ne respectent que tant que le vainqueur ne trouve pas d'adversaire à sa taille, mais qu'ils déchirent dès que celui qui leur a imposé sa loi est engagé dans une lutte avec une puissance capable de grouper contre lui tous les opprimés. Pour une Athènes libre, si peu que ce fût, il y avait dans l'avenir bien des possibilités de relèvement. Avec des Critias et des Charmides athéniens il était plus aisé d'organiser l'Attique en un bastion avancé de l'Empire lacédémonien. Mais à Sparte, qui avait le goût de l'autorité, Lysandre seul avait l'esprit impérial. Pausanias voulait à la fois sauver les institutions de Sparte et suivre une politique extérieure de prudence sans grande perspective sur l'avenir ; il revenait à la timidité traditionnelle de Sparte. On n'a guère le droit de lui en faire un grave reproche, surtout si, comme on l'a dit, sa décision lui fut aussi inspirée, à l'égard d'Athènes, par des sentiments plus humains que ceux de son terrible rival. On ne peut guère d'ailleurs concevoir que l'Hellénisme eût rempli sa destinée, s'il se fût tout entier absorbé dans l'Empire de Sparte.

C'est avec ces secrètes pensées et avec l'assentiment des épheores que Pausanias mobilise l'armée Spartiate et les contingents alliés, à l'exception des Béotiens et des Corinthiens, qui refusèrent sous prétexte que leur serment les empêchait d'aller attaquer les Athéniens restés fidèles au traité. Refus significatif, et qui révèle l'opposition qui naissait chez les alliés les plus puissants de Sparte et dont plus tard Athènes pourrait

profiter ! Dans son armée, Pausanias incorpore les soldats de Lysandre et il va camper à Halipédon au Nord du Pirée. Dès ce moment il a des relations officieuses avec les plus modérés des Trois Mille, dont quelques-uns avaient déjà entamé des négociations avec les gens du Pirée. C'est ainsi que, d'après Lysias, il reçut Diognètos, frère du célèbre Nicias et du stratège Eucratès dont on a vu la condamnation à mort par les Trente. Diognètos était venu mettre sous la protection du Roi les enfants d'Eucratès et un petit-fils de Nicias, dont le père Nicératos, avait été aussi exécuté. Et ce serait à cette époque, selon certains historiens, que les Dix à Athènes auraient été remplacés par un autre comité de dix choisis parmi des hommes politiques plus modérés. Mais les démocrates se méfiaient. Quand Pausanias leur avait donné l'ordre de rentrer chez eux ils n'avaient pas obéi : quelles garanties de sécurité auraient-ils eues dans une Athènes dominée par les oligarques ? Pausanias jugea bon de leur montrer la force de Sparte.

Alors se déroule cette étrange manœuvre entreprise par Pausanias devant le Pirée, et dont Xénophon nous donne une image précise, qui serait plus claire pour nous, si la topographie du Pirée, de ses ports, de ses salines nous était mieux connue. Dans l'esprit du Roi c'était une menace destinée à prouver aux démocrates que Sparte pouvait imposer ce qu'elle se contentait de demander. L'erreur et l'ardeur combative des démocrates transformèrent en bataille la rencontre, où les Spartiates, un moment malmenés, rétablirent assez aisément la situation sans causer trop de pertes à l'adversaire. Pausanias n'en adressait pas moins des messages aux deux partis leur demandant d'envoyer des négociateurs. Le parti du Pirée, d'ailleurs peut-être effrayé de la lutte contre Sparte, se rendit volontiers à l'invitation. Ceux de la ville y mirent moins d'empressement. Beaucoup, en effet, tenaient aux privilèges que la révolution leur avait données, et ils pensaient avoir quelque raison de redouter le retour et les vengeances des démocrates.

Ils croyaient qu'ils pouvaient compter sur Lysandre. Il semble que ceux des Trois Mille qui vinrent au quartier général de Pausanias se présentèrent à titre privé, et, pendant qu'on établit un projet de conciliation, les oligarques tentèrent d'amener Pausanias à une mesure plus conforme à la politique de Lysandre. Ils envoyèrent des ambassadeurs à Sparte : ils étaient prêts à remettre Athènes à Sparte, si les démocrates lui remettaient, de leur côté, Mounychie et le Pirée.

Inutile bassesse ! Pausanias et les deux éphores qui l'accompagnaient conformément à la loi, dédaignèrent ces propositions serviles. Déjà les quelques personnes de la ville qui avaient répondu à l'appel du Roi et les délégués du Pirée revenaient de Sparte où ils s'étaient rencontrés avec les ambassadeurs officiels de la ville : ils revenaient avec une commission de quinze personnes, chargées de tout régler dans le sens de Pausanias. La réconciliation fut signée « sous l'archontat d'Euclide » (404-403). En voici les lignes générales : amnistie et oubli du passé, sauf pour les Trente, les Onze et les Dix du Pirée. Sparte condamnait ainsi tous les amis de Lysandre. Les Dix de la ville seraient soumis à la procédure de la reddition des comptes (tous furent d'ailleurs acquittés). Les Athéniens qui le voulaient se retiraient à Éleusis, proclamée cité indépendante ; ils ne perdaient pas leur droit de cité athénienne. (Peu après, la démocratie restaurée se débarrassera de cette menace ainsi constituée à Éleusis, et s'emparera de la ville, dans un coup de main d'ailleurs assez déloyal.) Chacun recouvre ses biens, avec cette importante réserve : les ventes, même après confiscation restaient valables, et l'on vit certains chefs du parti vainqueur, tels qu'Anytos et Thrasybule, pour donner l'exemple de la fidélité au traité, s'abstenir de réclamer devant les tribunaux les domaines dont ils avaient été dépouillés (1).

(1) La restauration de la démocratie est un autre chapitre de l'histoire d'Athènes, que nous ne touchons pas ici.

CONCLUSION.

Contre toute attente, Athènes avait sauvé la liberté de ses institutions. On comprend que plus tard Démosthène, qui connaissait l'histoire de sa ville, ait eu coutume de dire qu'elle jouissait d'une particulière faveur des Immortels. Mais le recours à l'intervention divine ne nous dispense pas de rechercher les causes humaines du désastre et de la renaissance athénienne.

Les personnes qui auraient eu la patience de les lire savent bien que l'auteur des études athéniennes déjà parues dans cette *Revue* n'est pas enclin à diminuer les responsabilités des démocrates. Il a tenté de montrer comment l'esprit, qui inspirait la démocratie et les mœurs politiques, qui risquent de naître presque nécessairement de ses lois, ont rendu Athènes incapable d'achever l'œuvre que son génie eût pu faire aussi durable que belle. On voit s'aggraver de Périclès à Cléon, de Cléon à Cléophon les passions qui l'ont perdue. Le désastre sicilien n'a pas servi de leçon. La démocratie restaurée de 410 sera bien éloignée d'amender le régime et l'on se demande anxieusement s'il pouvait être amendé par les hommes qu'il portait au pouvoir. C'est que, tout en gardant l'indéniable souci de sa grandeur, Athènes n'a cessé de maintenir sa tyrannie dans son Empire et le règne des démagogues dans la cité, et c'est ce qui rendit mortelles les erreurs de jugement de sa diplomatie. Trois fois, au prix de sacrifices dans un Empire qui se détachait d'elle, elle manqua l'occasion d'accepter une paix qui lui aurait donné le répit nécessaire pour refaire ses forces : une première fois après les succès d'Alcibiade dans l'Hellespont, une seconde fois au moment du retour d'Alcibiade, enfin après la victoire inespérée des Arginuses. A tant d'obstination, Lysandre répondit par Aegos Potamos. Mais si les démocrates ont souvent et fâcheusement manqué de perspicacité,

de sagesse et, ce qui est encore plus grave, de courage civique, ils n'ont jamais trahi leur patrie. Les oligarques de 403 furent de véritables traîtres. Dans la défaite, ils n'ont vu que le moyen d'instaurer leur régime, et leur régime était beaucoup moins propre à relever Athènes qu'à sceller sa servitude. Même Thérémène, auquel on peut reconnaître des intentions plus nobles et des idées d'homme d'État, a compromis ce qu'il pouvait y avoir de salutaire dans plusieurs de ses réformes en les mettant pour ainsi dire sous le patronage de Sparte. Quant à Critias et ses amis, on est stupéfait du vide de leur doctrine : établir la tyrannie d'un comité, la maintenir par la violence, enchaîner le peuple, enchaîner l'esprit, faire abdiquer la libre et riche personnalité d'Athènes devant la rude et stérile discipline de Sparte... quoi ! est-ce là toutes les découvertes des intellectuels des hétéries ? Est-ce à cette pauvreté qu'auront abouti, dans la pratique, toutes les discussions, toutes les conférences avec les plus fameux sophistes ! L'art royal de gouverner se borne-t-il à livrer aux Onze ou à Callibios ceux qui ne veulent et ne peuvent se plier à l'humiliation nationale pour assurer l'hégémonie à Sparte, le pouvoir à trente tyrans et les jouissances à trois mille citoyens mis à part de quarante-deux mille autres ?

La seule excuse de ces misérables, c'est sans doute que la démocratie ne les avait pas toujours traités justement : elle avait créé parfois autour d'eux, dans les assemblées et surtout dans les tribunaux, une atmosphère de défiance propre à les exaspérer. Mais il ne faut pas exagérer le mal que pouvaient faire les sycophantes. Il a souvent atteint plus durement les serviteurs de la démocratie que ses adversaires. Athènes connaissait l'égalité devant la loi. Les *kalokagathoi* ont d'ailleurs eux-mêmes mené une rude guerre aux démagogues et ils avaient le moyen de se défendre devant l'opinion par le théâtre comique et, par leur talent, dans les assemblées comme dans les tribunaux, où ils avaient les mêmes droits

que les autres Athéniens. Leur rancune n'avait aucune raison avouable de pousser la vengeance jusqu'à livrer leur patrie vaincue à l'oppression du vainqueur.

Dans une ville comme Athènes, si riche en trésors spirituels, un drame, comme celui de cette révolution dans la défaite, devait avoir un retentissement profond dans la conscience des meilleurs. Tous les *kalokagathoi* n'étaient pas des Critias ; tous n'appartenaient même pas aux sociétés secrètes et nous n'avons pas le droit d'oublier, quand nous portons un jugement sur ces hommes, que c'est par eux, beaucoup plus peut-être que par les foules de la Pnyx ou de l'Agora, qu'Athènes a mérité, dans cette époque des lumières, d'être appelée la Grèce de la Grèce. C'est dans ces milieux que se formaient quelques-uns des beaux génies du siècle suivant, et le plus haut d'entre eux peut-être : l'angoisse qui étreignit la cité pendant l'année 404 a fortement contribué à mûrir l'âme et la pensée de Platon (1).

Platon et en général les disciples de Socrate, ont parfaitement vu le tort que l'oligarchie a fait à leur maître. Sa condamnation est un crime des tribunaux populaires, mais les tribunaux populaires ont jugé, au lendemain de la tyrannie des Trente, un homme dont plusieurs des Trente avaient été les familiers, au moins dans leur jeunesse. On l'avait vu pendant des années dans les rues ou sous les portiques, parlant à tous, mais entouré surtout de ceux à qui la fortune donnait les loisirs de poursuivre leur éducation dans les palestres et les gymnases. Ce sont là les héros des dialogues de Platon. Si nous pouvons noter parmi les Trente des auditeurs des propos socratiques, comme Critias lui-même, ou Charmide ou cet Aristotèlès dont Lysandre avait fait un de ses négociateurs, il est probable que, mieux informés, nous en trouve-

(1) Roger GODEL, *Recherche d'une foi : Figures et images sur la jeunesse de Platon*, p. 107. Surtout à partir de la page 125.

rions aussi parmi les porte-poignards dressés aux barrières du Conseil qui laissa condamner Thérémène. Anytos, qui poursuivra Socrate, est un démocrate modéré, un politicien en somme honnête, qui participera après 404 à l'œuvre de restauration. On sait d'autre part les efforts que fait Xénophon pour laver Socrate des responsabilités qu'on lui prêtait dans la formation d'Alcibiade et de Critias. Il y avait d'ailleurs dans la vie de Socrate tout un aspect extérieur qui pouvait tromper, et qui trompa en effet les masses. Enfin sa pensée se mouvait dans des hauteurs où les foules et les politiciens, même les démocrates modérés, ne s'élèvent que rarement. Pour la postérité, l'*Apologie* de Platon a mis définitivement le Sage dans sa vraie lumière. Mais, sans parler de la polémique suscitée à propos de la condamnation de Socrate au commencement du iv^e siècle par le libelle de Polycratès, qui montre que sa mémoire avait gardé des ennemis, nous nous exagérons peut-être, avant sa consécration par les écrits de Platon, la renommée de Socrate, et le rentetissement de ses propos dans les foules démocratiques. Il est en tout cas significatif qu'au iv^e siècle, ceux qui ont l'oreille du peuple, les publicistes et les grands orateurs politiques, si soucieux des gloires nationales, ne parlent guère de lui. Isocrate fait une seule allusion à celui dont il avait peut-être été le disciple, et que certainement il a pu entendre. Son nom est absent des œuvres de Démosthène et d'Eschine.

Presque autant que de la démocratie, Socrate fut donc l'innocente victime de cette oligarchie déchaînée qui jeta le discrédit sur tout ce qu'elle avait touché. Mais la principale victime fut l'oligarchie elle-même. Athènes ne parlera plus jamais de revenir à ce régime odieux. La démocratie est consacrée ; la spartomanie est morte. On peut regretter que cette condamnation définitive ait entraîné à tout jamais celle de certaines réformes, dont l'idée était née dans les cercles oligarchiques. On peut regretter qu'après quelques années de sagesse,

Athènes fût poussée aux mêmes fautes qu'au temps de la démocratie radicale du v^e siècle, et à d'autres aussi que le v^e siècle n'avait pas connues, effets des temps nouveaux. Mais il est difficile de dire quels eussent été les destins d'Athènes si l'oligarchie eût définitivement triomphé. L'idée que celle-ci nous donne d'elle au moment de son succès n'est certes pas de nature à inspirer confiance en son avenir. Une chose paraît certaine, c'est qu'elle n'eût pas mieux réussi que la démocratie à résoudre le conflit entre Athènes et la Macédoine, entre la Cité et la monarchie, qui fut la crise décisive du siècle qui vient, et d'où devait naître lentement des temps tout nouveaux. En tout cas, en 404, c'est la démocratie, non l'oligarchie qui restituera l'indépendance d'Athènes.

Mais pour cette restauration, il fallait d'abord une résurrection. Ce qui en 404 a tiré Athènes de son tombeau, c'est sans doute la générosité de Sparte, c'est surtout Pausanias, par grandeur d'âme peut-être, comme le pense Robert Cohen, par politique surtout, et croyons-nous, principalement par politique intérieure spartiate ; il n'est pas certain que le parti qu'il a pris ait été le plus favorable à Lacédémone. Cohen s'indigne que dans le procès qui suivit sa campagne, il ait été acquitté par une seule voix de majorité. Sparte était peu sentimentale, et l'on comprend que certains sénateurs de la *Gérousia* aient blâmé la politique de Pausanias. Une Attique soumise, comme la voulaient Lysandre et Critias, eût peut-être beaucoup ajouté à la puissance lacédémonienne.

Mais comment croire qu'Athènes, la véritable Athènes, aurait pu renaître sans un effort de ses propres enfants ? Pausanias l'a sauvée de Lysandre, mais Thrasybule et sa poignée de braves, l'ont arrachée aux traîtres qui, pour la modeler à leur convenance, la livraient à la servitude. Si les bannis découragés s'étaient résignés à leur exil et avaient attendu l'appel de Pausanias pour revenir dans leur cité, on peut bien imaginer un compromis éphémère entre les partis, sous l'humiliante pro-

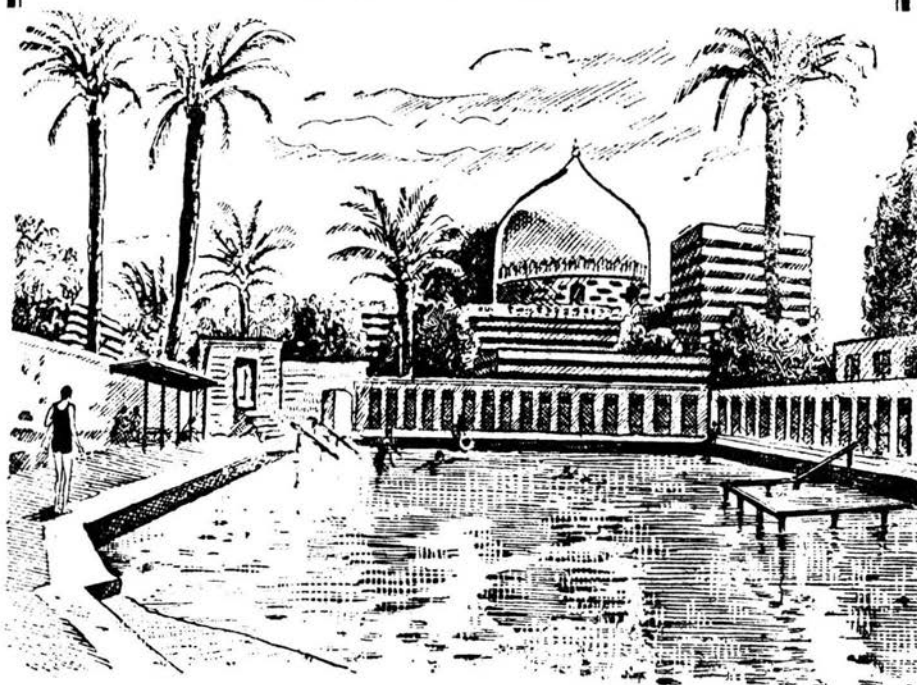
tection de Sparte. Une ville aurait peut-être toujours groupé ses maisons autour de l'Acropole, ouvert ses ports, peut-être prospères, sur les mers qui avaient vu autrefois ses trières triomphantes, mais quel rapport entre cette ville et l'Athènes, la fière Athènes de Périclès et de Phidias ou même la libre Athènes de Platon et de Démosthène ? Pausanias aurait négocié avec des vaincus soumis, non pas avec des hommes libres prêts à mourir les armes à la main pour leur liberté. Certes les bannis accourus à Phylè, puis au Pirée, n'étaient pas tous de purs héros, mais le jour où Thrasybule montait à l'Acropole, guidant le peuple entier pour lui faire prêter le serment de réconciliation auquel la démocratie devait toujours rester fidèle (1), ce n'était pas seulement quelques exilés qui retrouvaient leurs dieux et leurs foyers ; ce qui rentrait ce jour-là dans Athènes, c'était l'âme même de la patrie.

P. JOUGUET.

(1) XÉNOPHON, *Helléniques*. II. 4, 43.

ÉTABLISSEMENT THERMAL DE HÉLOUAN

Hélouan - les - Bains



LES BAINS SULFUREUX DE HÉLOUAN

Piscine moderne à eau sulfureuse jaillissant en plein désert.

UNIQUE AU MONDE - OUVERT TOUTE L'ANNÉE

Les eaux sulfureuses des sources naturelles sont un tonique sans égal. Traitement idéal du RHUMATISME, de la SCIATIQUE, du LUMBAGO, de L'ARTHRITE, des DÉSORDRES DU FOIE et DES NERFS et DES MALADIES DE LA PEAU.

Bains de soufre. Traitements électriques et massages par les soins d'un spécialiste et d'un médecin-expert.

L'ÉTABLISSEMENT EST OUVERT CHAQUE JOUR

VIENT DE PARAÎTRE

Aux éditions de la R. D. C.

LE
THÉÂTRE ÉGYPTIEN

DU

D^r ÉTIENNE DRIOTON

DIRECTEUR GÉNÉRAL DES ANTIQUITÉS ÉGYPTIENNES

- Un ouvrage magistral sur une région encore inexplorée de l'égyptologie qui intéresse également l'histoire générale de la littérature
- Livre indispensable au savant comme à l'homme cultivé
- Avec un chapitre réédité.

Le volume sur papier *R. D. C.* **P. T. 25**

EN VENTE DANS TOUTES LES BONNES LIBRAIRIES
D'ÉGYPTE, DE PALESTINE ET DE SYRIE

DANS QUELQUES JOURS...

RÉVOLUTION DANS LA DÉFAITE

DE

PIERRE JOUGUET

MEMBRE DE L'INSTITUT



**...SERA EN VENTE DANS TOUTES LES BONNES LIBRAIRIES
D'ÉGYPTE, DE PALESTINE ET DE SYRIE**



SUR PAPIER *R. D. C.* — PRIX P. T. 25



Aux éditions de la REVUE DU CAIRE

Compagnie Centrale d'Éclairage
par le Gaz et par l'Électricité

LEBON & C^{IE}

LE CAIRE — ALEXANDRIE

Force Motrice Électrique
Tarifs Réduits pour Industries

Vente à tempérament et location
de chauffe-bains à gaz et d'appareils

Appareillage en tous genres

GAZ ET ÉLECTRICITÉ

—●—
Cokes calibrés - Brai (Pitch)
Goudron brut et déshydraté
Huiles minérales dérivées
du goudron - Naphtaline

Aux éditions de la R. D. C.

PROCHAINEMENT

UN PHILOSOPHE ENTRE DEUX DÉFAITES

(H. BERGSON ENTRE 1871 ET 1941)

PAR

ALEXANDRE PAPADOPOULO

PROFESSEUR DE PHILOSOPHIE

Ceux qui ont suivi dans nos pages les chapitres de cette œuvre voudront en conserver un exemplaire dans leur bibliothèque.

- * **UNE INTRODUCTION.**
- * **LES CHAPITRES PUBLIÉS ONT ÉTÉ AUGMENTÉS, REVUS ET CORRIGÉS.**
- * **DEUX IMPORTANTS CHAPITRES DE CONCLUSION :**
Bergson et son temps (les bergsonismes et leur influence sur le moral de la France) — Bergson et tous les temps. Des jugements d'ensemble.

Un fort volume de 300 pages in-8°

Édition de luxe sur pur fil Lafuma, numérotée..... P. T. 120

Édition sur papier *R. D. C.*..... — 45

**CENT EXEMPLAIRES ORDINAIRES ET CINQUANTE DE LUXE
SERONT SEULEMENT MIS EN VENTE EN ÉGYPTÉ**

SOUSCRIVEZ DIRECTEMENT À LA REVUE

LA REVUE DU CAIRE.

Depuis 1940, et par la force des choses, *La Revue du Caire* est devenue un des centres de ralliement des Forces Intellectuelles Françaises. Son influence n'a cessé de grandir, et d'Égypte débordé aujourd'hui en Palestine, en Syrie, au Tchad, aux Indes et dans tout le Moyen-Orient.

Devant l'afflux des lecteurs, *La Revue du Caire* a fait son possible pour se montrer digne de son rôle. Depuis un an, elle a publié de nombreuses études littéraires, sociales, politiques, philosophiques; des poèmes, des romans, des contes signés des meilleurs écrivains de langue française.

Malgré les difficultés de toutes sortes et grâce aux soins dévoués de l'Imprimerie de l'Institut français d'Archéologie orientale, sa présentation est restée la même, c'est-à-dire digne en tous points d'une grande revue.

Depuis un an tous les numéros de la *R. d. C.*
ont été épuisés, bien que la revue ait mensuellement augmenté son tirage. Nous prions nos lecteurs

de s'abonner.

Ils seront sûrs ainsi de trouver leur numéro.

Éditions de la REVUE DU CAIRE

Marie CAVADIA :

Printemps...

TEWFIK EL HAKIM :

*Journal d'un Substitut de Campagne
La Caverne des Songes*

Gaston WIET :

Le Sultan Baibars

TAHA HUSSEIN :

Le Livre des Jours

J. ASCAR-NAHAS :

Les Réflexions d'Ebn Goha

Georges DUMANI :

La Paix du Soir

Pierre JOUGUET :

L'Athènes de Périclès et les Destinées de la Grèce
Deux mémoires inédits sur l'Expédition d'Égypte,
préfacés et annotés par Gaston WIET.

Marguerite BOLANACHI :

Atmosphère

Georges DUMANI :

Vues sur la guerre

Gaston WIET :

Positions

Étienne DRIOTON :

Le théâtre égyptien

REVUE DU CAIRE

Organe mensuel de l'Association Internationale
des Écrivains de Langue Française

(Section d'Égypte)

COMITÉ DE LECTURE :

MOHAMMED ZULFICAR BEY, TAHA HUSSEIN BEY,
GASTON WIET.

Abonnements pour l'Égypte P. T. 75
pour l'Étranger le port en plus.

On est prié de s'adresser à M. GASTON WIET (5, Rue Adel
Abou Bakr — Zamalek — Le Caire), pour tout ce qui concerne
la rédaction, et à M. ALEXANDRE PAPADOPOULO (3, Rue
Nemr — tél. 41586 — Le Caire), pour tout ce qui concerne
l'administration.

LE NUMÉRO : 7 PIASTRES.